

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les sources idéologiques du racisme
 Les « Fables » de La Fontaine
 L'Anniversaire
 Molière raconté par ceux qui l'ont vu
 François Mauriac
 Ignace Seipel
 Chercher la vérité
 De l'état actuel de la philosophie
 L'évolution de la structure économique des États-Unis
 Le mystère de l'Invention de la Croix

Fernand DESONAY
 C. SENTROUL
 Hilaire BELLOC
 Gustave MICHAUT
 Paul HALFLANTS
 Baron HUSSAREK de HEINLEIN
 Luc HOMMEL
 Marcel DE CORTE
 Baron SNOY d'OPPUERS
 Henri GHÉON

Les idées et les faits : Chronique des idées : «La Nouvelle et Éternelle Alliance», Mgr J. Schyrgens.

Les sources idéologiques du racisme

L'heure d'Hitler a-t-elle sonné? Le peintre en bâtiments, que les plumitifs de l'*Œuvre* voudraient pouvoir traiter de « bel Adolf » (ils disaient bien de Mussolini: un César de carnaval), se fait annoncer chez Hindenburg. von Papen a tremblé pour sa chancellerie. Et les nazis qui votent sont plus de treize millions.

M. René Laurent vient de publier sur le National-Socialisme (1) un livre que les événements semblent déjà dépasser, dans cette Allemagne du devenir « catastrophique » et sans nul frein. Il ne sera peut-être pas inutile, n'en déplaise à ceux qui voient dans l'histoire un divertissement de mandarin, de rechercher, après M. Laurent, les sources idéologiques de cette fureur raciste qui jette en pleine aventure un peuple fanatisé.

* * *

Le parrain d'Hitler est français : le comte Arthur de Gobineau. Bien que les travaux de Robert Dreyfus, d'Ernest Seillière, de Jacques de Lacretelle aient contribué à répandre dans un cercle de gobiniens fervents le culte du romancier des *Pléiades*, de l'essayiste de la *Fleur d'or*, Gobineau est encore loin d'être populaire en France. Seuls, les Allemands, que guide ici le sentiment de la reconnaissance, mettent bien haut l'ethnologue de leur goût.

Né en 1816, à Ville-d'Avray, d'un père officier dans la garde royale, l'enfant reçut une éducation plus libérale que le milieu très légitimiste où il grandit. Cette éducation portera ses fruits entre 1840 et 1848, lors de cette crise philhellénique qui devait incliner Gobineau vers la Grèce de toutes les libertés et lui dicter, par exemple, une étude fort sympathique sur Capo d'Istria (*Revue des Deux Mondes*, 1841). Son précepteur avait passé par Iéna. Ainsi l'élève apprit l'allemand, et de bonne heure, comme eût dit Montaigne, lima sa cervelle contre celle d'autrui. Un voyage en Allemagne, trois années d'études au collège de Bienne (Suisse) achevèrent une formation intellectuelle qui préparait à tout, sauf à la carrière des armes. Saint-Cyr n'a plus d'attraits. Gobineau écrivit.

Au lendemain de 1848, il entre dans la diplomatie, sur la recommandation de Tocqueville. Berne et Francfort seront ses premiers postes. L'Allemagne est redevenue un pôle d'attraction.

L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est l'ouvrage qui nous intéresse ici. Il parut en deux parties : la première en 1853, l'autre deux ans plus tard. L'auteur entreprend une sorte de philosophie de l'histoire, suivant un critère « racique ». Le problème des races avait déjà été soulevé. Et l'*Essai* de Gobineau suppose non seulement une réflexion personnelle, originale, mais tout un travail de recherches, des lectures, de l'érudition.

Pour Gobineau, les races sont essentiellement inégales. Force, beauté, intelligence : tout les différencie. Et même la couleur de la peau. Les noirs (mélaniens) se trouvent au bas de l'échelle ethnique, perdus de défauts. Les jaunes forment la race intermédiaire. Mais les blancs ont seuls les qualités requises pour l'économie de la civilisation. Au sommet trône la famille aryenne, venue des Indes, et qui peuple aujourd'hui l'Europe septentrionale. Certes, les races ne sont pas demeurées pures. L'œuvre civilisatrice elle-même ne se réalise qu'au prix d'un abâtardissement inéluctable. Le métissage a fait tort aux blancs. Les Aryens n'échappent guère à cette loi de dégénérescence. Ils conservent pourtant leurs qualités premières : intelligence, amour de la vie. Grands, élancés, blonds aux yeux bleus, ils ont la faculté inventive, le sens du gouvernement, « le goût monarchique ». « Le désintéressement leur est propre », ajoute Gobineau.

Et il ajoute aussi que, de ces Aryens envahisseurs, les meilleurs, les plus purs descendent des Suèves, compagnons d'Ariviste. Sans doute Ariviste fut battu par César. Mais la Fortune des armes a, comme l'Amour, un bandeau sur les yeux. Un chef, des soldats n'incarne pas nécessairement le génie de la race. Pour trouver les moins contaminés des Aryens à peau blanche, aux vertus fortes, au grand cœur, c'est vers les fils des Hermann d'Arigast qu'il faut aujourd'hui se tourner.

Telle quelle, cette théorie des races n'eut pas en France le succès qu'osait à peine espérer Gobineau. « La France croit très peu à la race », a dit fort justement Renan. Précisément parce que le fait de la race est moins apparent là qu'ailleurs. La France de

(1) *Le National-Socialisme. Vers le troisième Reich*, par René Laurent (préface de M. René Pinon), chez Hachette.

1789 ne jure que par la nationalité. Fustel de Coulanges lui-même défend, sur ce point, l'héritage révolutionnaire. Pour Michelet, il a trouvé, une fois de plus, la formule, quand il a proclamé : « La France n'est point une race, c'est une nation. Son origine est le mélange. » Plus tard, Taine reprendra bien, pour sa théorie des forces primordiales, le facteur « racique ». Mais il n'est que de lire les *Origines de la France contemporaine* pour s'apercevoir que le milieu et le moment jouent, en ce système étroitement fermé, un rôle autrement décisif. Les travaux récents de M. J. Deniker ont encore contribué à saper, chez nos voisins du Sud, le « préjugé des races ».

Il conviendrait, d'ailleurs, de faire une place à part aux conclusions d'Ernest Renan en face des prétentions de l'*Essai*, ou de ce que nous pourrions appeler le gobinisme politique. Jacques de Lacretelle, dans un article *Renan et Gobineau*, a fort bien mis en lumière ces rapports intellectuels. « Le fait de la race est immense à l'origine; mais il va toujours perdant de son importance », écrivait Renan à Gobineau, le 26 juin 1856. « Les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restrictions », lisons-nous dans la préface de l'*Histoire générale des langues sémitiques* (1858). Enfin, dans le fameux discours *Qu'est-ce qu'une nation?* rédigé à plus de vingt-cinq ans de distance de la lettre à Gobineau (« Une nation est une âme, un principe spirituel... »), Renan condamne nettement la politique des races, c'est-à-dire l'aboutissement normal des doctrines gobinistes en Allemagne.

Car l'Allemagne, elle, accueillait avec une joie farouche cet aryannisme intégral. Pott appliquait à la linguistique comparée le critère de la race (*L'Inégalité des races humaines, principalement au point de vue de la science linguistique, avec un examen spécial de l'œuvre du même nom par le comte de Gobineau*). Le zèle ne fera que croître et embellir, jusqu'aux études si complètes de M. Schemann, jusqu'à la constitution, dans une salle de la bibliothèque de Strasbourg, d'un véritable Musée Gobineau où l'on peut voir, outre les nombreux manuscrits laissés par l'écrivain, et dont plusieurs sont encore inédits en France, des portraits, un buste de marbre sculpté par Gobineau en personne, et maints souvenirs de l'ambassade de Téhéran. La *Gobineau Verein* veille aussi jalousement sur la gloire de son grand homme que le Stendhal-Club, cher à Paul Arbelet, sur l'épicier amoureux de l'infortunée Mélanie.

Gobineau lui-même avait travaillé, de son vivant, à la diffusion de ses idées en terre germanique. A Francfort, où, en sa qualité de secrétaire d'ambassade, il s'était lié d'amitié avec le président de la Diète, le général baron de Prokesch-Osten. Bismarck hantait aussi le salon de l'attaché français, séduit surtout, dit-on, par la grâce non-aryenne de la jeune comtesse.

Une mission en Grèce (octobre 1864-octobre 1868), si elle contribue à donner à Gobineau le sens de la finesse méditerranéenne et la vision de cette beauté parfaite qui émeut en lui le sculpteur, ne le détourne pas de ses préoccupations doctrinales. Il se plonge avec délices dans le *Simplicissimus* que lui adresse son ami Keller; et l'épopée des Francs en Orient est matière nouvelle à thèse pangermaniste.

En 1876, à Rome, Gobineau rencontre Wagner. Il le retrouve à Venise, tout empoigné par l'achèvement du *Parsifal*, dans l'ombre du Palais Védramin d'où avaient jailli, aux jours de passion et de fièvre, les plaintes déchirantes de *Tristan et Isolde*. Et de même que Nietzsche s'était fait le champion intolérant du romantisme wagnérien, Wagner se fera le propagandiste à tous crins de ce gobinisme qui s'accorde trop bien avec les leitmotifs de la *Tétralogie*.

Les idées ont leurs destins, comme les livres. Gobineau n'eût jamais songé peut-être à tirer le glaive sous la bannière du germanisme élu. Il appartenait à Bismarck de traduire en canons de

bronze, bataillons d'assaut la théorie d'un dilettante. La race germanique va s'opposer désormais à la race slave, aimable mais paresseuse, à la race latine, usée jusqu'aux moelles. Entre des voisins résignés ou corrompus l'Allemagne étouffe. Et Dieu est avec l'Allemagne.

Hitler recueille donc ici un héritage bien français. Dans cette mystique raciste qui s'exprime sans pudeur aux articles 4 et 5 du programme du parti : (4° *Ne peuvent être citoyens que ceux qui sont concitoyens. Ne peuvent être concitoyens que ceux qui sont de sang allemand en dehors de toute considération confessionnelle. Il s'ensuit que les Juifs, n'étant pas de sang allemand, ne peuvent être considérés comme des concitoyens.* — 5° *Les non-concitoyens ne peuvent vivre en Allemagne que comme h'ètes et doivent être régis par une législation spéciale sur le statut des étrangers*), il est permis de voir la mise en pratique des idées gobiniennes au service du nationalisme. L'antisémitisme ethnologique ne s'expliquerait pas autrement. Chez Gobineau, d'ailleurs, la haine du Juif n'est qu'un corollaire de la loi de dégénérescence. Israël, blanc à l'origine, s'est laissé aller à des unions honteuses avec des races inférieures : d'où, ce teint foncé, et la servilité des caractères. Politiquement, le premier alinéa de l'article 6 du même programme, élaboré le 25 février 1920 à la Maison Brune et rendu définitif le 22 mai 1926, aboutit à écarter de toute fonction publique les Juifs qu'avaient favorisés les révolutions de 1919 (*Le droit de décider de la direction et des lois de l'Etat ne doit appartenir qu'aux citoyens. Aussi demandons-nous que toute fonction publique, de quelque nature qu'elle soit, tant dans le Reich que dans les Etats fédérés ou les communes, ne puisse être exercée que par les citoyens*).

Mais le mouvement hitlérien est aussi, à l'origine tout au moins, antichrétien, anticatholique surtout. Gobineau serait-il encore un précurseur? Certainement. Nous aurons l'occasion de définir, dans un instant, l'attitude, passablement équivoque, de Houston Steward Chamberlain aux prises avec le fait historique du judaïsme de Jésus. Qu'il nous suffise d'observer que, pour un pangermaniste intégral, pour le raciste cent pour cent, la fierté de race ne peut s'accorder de ce catholicisme, pétri d'obédience, qui soumet au Pape de Rome les millions de fidèles d'une nation idéale. Et c'est pourquoi ils rêvent, ces purs entre les purs, d'une restauration de l'Olympe nordique, de ce Walhalla où Wotan et Siegfried, après le « Crépuscule des Dieux », clament l'aurore des Dieux nouveaux, des Dieux d'autrefois, toujours jeunes, toujours forts. Paganisme farouche, « loin des morales égalitaires pour troupeaux aux yeux clignotants sous les étoiles » (Nietzsche), loin de cette morale d'esclaves, « qui fait du sacrifice et de la pitié des maîtres débiliteurs de lâcheté, de déchéance » (*id.*), sous le signe du Viking orgueilleux de la saga (*Wotan a placé dans mon sein un cœur dur*)! Qui songerait à s'étonner de ce cri de guerre que lançait à Nuremberg (10 août 1923) l'agitateur Dolle : « Pour détruire le christianisme qui a empoisonné l'esprit allemand et pour le remplacer par les dieux germaniques, des combats terribles sont indispensables. Sur septante millions de Germains il n'en restera que sept millions, mais les survivants et leurs successeurs seront les maîtres du monde »?

* * *

L'empreinte de Chamberlain est assurément moins profonde. Et ce théoricien de la race est Anglais, né à Portsmouth (1855), élevé à Versailles, instruit, comme Gobineau, dans les universités suisses du groupe allemand.

Chamberlain doit beaucoup à Gobineau, bien qu'il le juge « apocalyptique », « mal équilibré », peu informé des découvertes scientifiques, et responsable, jusqu'à un certain point des vaticinations de disciples tapageurs. S'il faut en croire M. Ernest Seillière, les *Bayreuther Blätter* auraient servi de truchement

entre le diplomate français et le petit-fils de diplomate britannique.

Que les Germains soient supérieurs aux autres races, Chamberlain n'en doute pas un instant. Mais une sorte de complaisance lâche permet toutes les dérogations à une loi qui n'est pas d'airain. C'est ainsi que le type physique cède au caractère moral. « Posséder sa race dans sa propre conscience » : tout est là. Foin des dolicho-céphales blonds aux yeux bleus ! « Bonne lame, vil fourreau... » Le contenu vaudra toujours plus que le contenant.

L'artifice ne manque pas d'habileté. Le critère, élastique, souple comme une conscience d'usurier, s'élargit à volonté. Le Panthéon germanique devient une sorte d'accordéon à soufflets le plus accueillants du monde. Dante, Marco Polo, Galvani et ses grenouilles, Bacon avec Lavoisier, François d'Assise et son peintre Giotto, Michel-Ange, le plus romain des génies, on vous invite tour à tour au banquet où coule l'hydromel. Pourquoi pas Louis XIV ? Il s'est attaqué à Rome, tout comme Luther. Ultramontains, contre le roi : gallicans, contre le pape. Bossuet lui-même serait annexé. Quant au peuple qui prit la Bastille et chanta la *Marseillaise* sous tous les balcons de l'Europe, il s'est montré digne du *juror teulonicus*. Le « poilu » de Verdun aurait offert à Houston Stewart Chamberlain un admirable dessus de pendule, tout bronze.

Cette même « diplomatie » où l'expédient est argument, Chamberlain l'applique dans la querelle religieuse. Il n'est que d'épurer le christianisme, en le transplantant. Jésus-Christ, fils de Dieu, n'appartient pas à la race maudite. Nulle raison d'admettre que ses parents aient été de souche juive. L'enseignement de l'histoire s'accorde ici avec la raison philosophique. Sept cent vingt ans avant l'ère chrétienne, Israël avait été colonisé par des Assyriens de race aryenne. Et, d'autre part, qui donc, croyant ou incroyant, pourrait réclamer comme sien le Fils de Dieu, cette personnalité mystérieuse qui défie toute comparaison, toute raison ? On sait que Guillaume II, en sa qualité de *Summus Episcopus* de l'Eglise prussienne, exonérait Jésus de la tare sémitique (« Les contemporains l'appelaient le Galiléen, l'homme de Nazareth, et non pas le Bethléémite »). En vérité, l'exégèse est une belle chose.

Où Chamberlain se sépare nettement de Gobineau, c'est sur le chapitre des destinées de la race blanche. Pour le comte Arthur, l'humanité entière retourne à la barbarie. Les Aryens eux-mêmes ne cessent de décliner par le métissage et les croisements impurs. Renan était loin de partager cette vue désenchantée. Sa foi demeurait entière dans l'avenir de l'humanité. Les combinaisons du sang ne pouvaient prévaloir. « En mettant à part les races tout à fait inférieures, dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine, je conçois pour l'avenir une humanité homogène, où tous les ruisseaux originaires se fondront en un grand fleuve ».

Reprenant à son compte les théories darwiniennes, dans la ligne de Spencer, Chamberlain est d'avis que l'évolutionnisme racique ne comporte nulle déchéance. Au contraire. Une race noble se crée, de même que les types grossiers de la nature vivante s'élèvent peu à peu jusqu'aux types les plus parfaits. Le surhomme de Nietzsche est en marche, qui, de formules en formules, d'étapes douloureuses en étapes sanglantes, monte vers la Vérité, la Beauté, le Bonheur. Nous retournons, en somme, à l'hégélianisme, à la philosophie du devenir qui est ascension, progrès, perfection volontaire.

Chamberlain a prétendu codifier les lois d'un eugénisme racique où les Germains « moraux » puiseraient à la fois des raisons de fierté, des motifs d'espérance.

Première loi : « la condition essentielle de la création et du perfectionnement d'une race noble, c'est l'existence d'une matière première d'excellente qualité ». C'est pourquoi les guerres sont nécessaires. Elles trempent la race élue, elles lui assurent l'épreuve

du feu. Ainsi Hegel proclamait déjà la divinité de la guerre, force éternelle, signe évident de la supériorité qu'indique et que couronne la victoire des meilleurs.

« La reproduction de la race se fera par voie endogénique ». C'est une deuxième loi, que tend à instituer la coutume hitlérienne des mariages entre « citoyens ». Ne pas oublier que les articles 7 et 8 du programme déjà allégué prévoient l'expulsion des ressortissants de nations étrangères, et, en tout état de cause, l'arrêt de l'immigration.

Troisième loi : la sélection, fondée sur le même principe que la sélection des éleveurs. Application directe du naturalisme de Darwin.

Les quatrième et cinquième lois autorisent pourtant quelque tolérance en matière de croisements. Mais il est entendu que ces mélanges de sang étranger, temporaires et opportuns, ne pourront s'opérer qu'entre individus voisins dans la hiérarchie des races. Le métissage reste condamné. Ainsi le célèbre *Quatre-fages* critiquait véhémentement (*Revue des Deux Mondes*, mars 1857) les conclusions de Gobineau sur le principe de la décadence des races par suite des croisements. Ainsi Renan — toujours lui ! — s'émerveillait des riches compensations qu'offrent, pour l'épanouissement du type humain, les gouttes généreuses d'un sang neuf, d'un sang jeune.

Pas plus que Gobineau, Houston Stewart Chamberlain ne fut prophète en son pays. Rompant tous les liens avec l'Angleterre, il accepta l'hospitalité allemande. Les Aryens xénophobes lui devaient bien de l'accueillir.

* * *

Mais le vulgarisateur de l'idéologie raciste dans l'Allemagne d'après-guerre, c'est le professeur Günther, de l'Université d'Iéna. Créature d'Hitler, puisqu'il tient sa chaire du docteur Frick, ministre de l'Instruction publique en Thuringe, un des principaux lieutenants du *Führer*.

Günther élargirait volontiers la compréhension de la notion de race. Pour Chamberlain, il s'agissait encore d'être un Germain selon le cœur : pour lui, l'aspiration au germanisme est la condition nécessaire, mais suffisante. Or cette aspiration se retrouve chez tous les Nordiques. Et des Nordiques, il y en a partout : en Allemagne évidemment, mais aussi en Angleterre, en France, voire dans l'Italie septentrionale. L'anthropologie moderne est mise en coupe réglée pour asseoir la primauté, sur les Méditerranéens et les Alps, d'un groupe de peuples venus du Nord.

Sans entrer dans le détail d'une nomenclature ethnologique où l'on voit figurer le Baltique et le Falien (type Bismarck et Hindenburg), nous suivrons le Doktor Günther sur le terrain de la création spirituelle. A son sentiment, les Nordiques ont le monopole des idées de génie. Or, comme Goethe, Kant, Beethoven, Wagner lui-même, bien qu'Allemands, ne répondent pas à la définition classique du Nordique, il faudrait ravalier *Wilhelm Meister*, la *Critique de la raison pure*, la *Neuvième Symphonie*, *L'Anneau du Niebelung*. La vérité est que le professeur d'Iéna flotte, mal à l'aise, entre le « Nordique élargi » et le « Nordique à l'état pur ». Dire que les Nordiques ne constituent plus qu'une proportion infime (6 à 8 %) de la population germanique équivaut à heurter le sens profond des foules. Et l'hitlérisme politique se nourrit d'abord du suffrage universel.

Il reste que Günther supplée à la carence des vrais Nordiques, décimés par la guerre et la tuberculose, victimes de l'aventure migratrice, par ce que Renan appelait déjà « une volonté commune dans le présent ». Si l'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, pourquoi le fait racique ne supposerait-il pas tout uniment le vif désir d'être Germain ?

Pour conclure, le cas du Doktor Günther nous paraît parti-

culièrement intéressant, en ce sens qu'il tâche à concilier les exigences d'un principe minoritaire, aristocratique et romantique, et les nécessités d'une campagne électorale qui s'adresse à la masse de 1932. La doctrine de la race, chez un Gobineau dilettante, pur caprice sans portée, rêve d'un seul! Chez le professeur d'Iéna, le racisme est devenu un programme politique. Et parce qu'il tend à l'action directe, à la conquête du pouvoir par les voies légales, il s'agit de procurer au *Führer* les millions de bulletins de vote. Sans doute, l'idéologie universitaire se complait encore dans la création d'un Nordique idéal en qui fleuriraient toutes les qualités de la race : qualités physiques, qualités intellectuelles et morales. Mais l'Allemagne désarmée à Versailles, l'Allemagne entravée au dedans par la Constitution républicaine de Weimar n'a pas le temps de s'attarder à ce jeu du solitaire. Elle réclame des actes. Pour passer aux actes elle a besoin de bataillons d'assaut. Que les rangs soient donc ouverts à toutes les bonnes volontés, à toutes! Derrière cette conscription la plus large où les rôles ne cherchent même plus à distinguer Germains de race et Germains de désir, les légions se lèvent d'une Allemagne tout entière embrigadée sous la bannière de la croix gammée, et qui ne s'éveillerait à une vie nouvelle (*Erwache!*) que pour recommencer le *Drang* tumultueux des Barbares.

* * *

Mais un autre enseignement se dégage pour nous, Belges, de ce retour aux sources du racisme. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Prenons garde qu'à placer l'accent sur le facteur de la race, nous ne déclenchions quelque jour, des deux côtés de la frontière linguistique, une explosion d'hypernationalisme. Fonder la morale internationale sur la primauté et la pureté de l'aryanisme, c'était verser dans un erreur lourde de lendemains sanglants. Dans un pays comme le nôtre, où Germains et Gallo-Romains coexistent depuis des siècles, ce serait folie outreucidante de fonder la morale nationale sur des susceptibilités de langue. Pas plus que la race, la langue n'est l'élément fondamental d'une nationalité moderne. Tôt ou tard, la mystique raciste s'en ira rejoindre, dans le bric-à-brac poussiéreux où dorment les dieux morts d'un romantisme périmé, les bobards de la création collective chers aux Herder, aux Grimm, aux Uhland. L'Allemagne, qui garde en un coin de son cœur la petite fleur bleue, raffole de ces a priori. Mais Renan, tout germanophile qu'il fût, a dit de la nation qu'elle se résume dans le présent par un fait tangible : « le consentement de continuer la vie commune ».

Puisse ce consentement devenir unanime!

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les « Fables » de La Fontaine

Messire Jean de La Fontaine, écuyer, époux (intermittent) de demoiselle Marie Héricart, poète et maître des Eaux et Forêts, naquit en 1621 et mourut en 1695. En réalité, il est immortel (il était d'ailleurs de l'Académie française), et son chef-d'œuvre, les *Fables*, restent une inépuisable matière à réflexions.

* * *

La Providence n'aurait-elle pas pris plaisir à un transparent à-propos en donnant à notre fablier le nom aimable de La Fontaine, et d'en faire plus tard un maître des Eaux et Forêts? (1) L'abondance des pensées claires, la pureté du goût, l'originalité prime-sautière de l'inspiration, la fraîche sérénité des sentiments, le suave nonchalant de la marche, le doux murmure du rythme, le décor rustique qui encadre les *Fables*, tout ce charmant et délicat mélange enfin de richesse, de grâce et de naturel, qui dans le monde physique n'appartient qu'aux sources, n'exige-t-il pas pour l'œuvre qui le réalise en vers le nom de... La Fontaine?

Et de quoi cette fontaine ne fut-elle pas le miroir ou le décor? Le ciel et les arbres, les chênes et les roseaux, les canards et les grenouilles, les colombes et les fourmis, les loups et les agneaux, les petits poissons et les pêcheurs, les chiens qui prennent la proie pour l'ombre, les rats et les hûtres, Annette et son berger, et — comment l'oublier? — les cerfs qui se mirent dans l'eau. Quel panorama du monde entier que pareille source, avec tout ce qui vient danser ou figurer ou jouer à l'entour! Aussi La Fontaine termine-t-il ce qu'il croyait être son dernier recueil de fables par cet épilogue :

*C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieus
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature* (2).

Qui dit source ou fontaine dit origine, et qui dit La Fontaine dit un original. Mais parmi tous les originaux, La Fontaine mérite la première place en ce que — au rebours de tous les autres — il tienne son originalité de ce qui semble devoir l'exclure : le sens exquis du plus complet naturel. Il ne pose ni ne déclame comme Victor Hugo; il n'est pas énorme et exubérant comme Rabelais; ni lyrique à tous crins comme Lamartine; ni prosateur en bouts-rimés comme souvent Coppée; ni ciseleur de camées comme les Parnassiens; ni virtuose de la rime comme Banville; ni metteur en scène d'animaux savants, pédants et ratés comme l'auteur de *Chantecler*; ni pasticheur de styles périmés comme Chéon. Non, il est La Fontaine avec quelque chose de tous les autres et quelque chose surtout qui n'est qu'à lui. Il aurait plutôt un faible pour Corneille, Racine, Molière et Boileau qui, chacun dans leur genre, les trois derniers surtout, ont aimé le naturel et réconcilié la nature et la raison. Bohème certes quoique moins que Villon, Jean-Jacques ou Nerval, le fabuliste est aussi sage en pensées et en conseils qu'incapable de se conduire lui-même, sans Dieu, un chanoine (3) et une femme. S'il prétend réformer le monde ce n'est pas, comme le philosophe de Genève, en le ramenant à l'on ne sait quel état de nature primitif, mais en ramenant chacun de nous à ce naturel supérieur et définitif qui suppose une longue civilisation, de la réflexion fine et de la sereine sagesse.

Original *inimitable* aussi que le malicieux bonhomme! Il y a des sous-Hugo, des sous-Rousseau, des sous-Rabelais; car, n'en déplaît à Darwin, une fois de plus c'est le singe qui descend de

(1) La Fontaine reçut du ciel ce nom chantant. En lui se produisit cette métamorphose. Que d'homme qu'il était, comme Adonis la rose, Il devint la fontaine au regard transparent.

(FR. JAMIES, *Le tombeau de La Fontaine*.)

(2) *Les Souris et le Chat-huant*, liv. XI, fable 9 et dernière. Ce ne fut que quinze ans plus tard, en 1694, que La Fontaine publia le douzième livre, comprenant vingt-huit fables, dont quelques-unes comptent parmi les meilleures.

(3) Le chanoine Maucroix, de Reims.

l'homme. Mais il n'y a pas de sous-La Fontaine pas même Florian qui postulait la place. A aucun point de vue, La Fontaine n'avait la vocation de la paternité, ni comme homme, ni comme littérateur. Si on lui avait présenté quelque disciple artistique, il aurait répondu sans doute une seconde fois :

Ah! ah! c'est là mon fils, vraiment, j'en suis bien aise!

à moins qu'il n'eût cité un de ses distiques de fablier :

*N'attendez rien de bon du peuple imitateur
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre (1).*

La Fontaine! source que chacun écoute chanter, miroir où le monde entier se réfléchit, réserve de fraîcheur où l'on ne se lasse de boire, mais source dont aucun ruisseau ne dérive dans le domaine du Parnasse, comme si elle était un confluent! A ce seul point de vue, celui qui s'appelait La Fontaine n'a pas été une source, mais une ressource.

Cela fait-il une surprise? En voici une autre.

* * *

Les *Fables*, l'œuvre la plus originale de la belle littérature française, prennent leurs données dans le fond le plus banal possible! Car où leur auteur prend-il sa matière? Dans une fiction qui lui est propre, comme Swift quand il décrit le voyage de Gulliver au pays de Lilliput? Non. — Dans une aventure possible mais assez rare, comme Daniel de Foë quand il raconte les aventures de Robinson Crusoe? Non. — Dans une matière psychologique réelle, mais encore inexploitée, comme Cervantès qui crée Don Quichotte? Non. — Dans la masse de ces sujets toujours anciens, mais sans cesse bien accueillis parce qu'il y a indéfiniment moyen de les renouveler : la gloire, la religion, la patrie et l'amour, l'éternel féminin? Non. — Mais dans quoi donc, enfin? Dans de petits contes populaires, presque enfantins, aussi anciens que le monde même, racontés et répétés sur tous les tons en Chine, aux Indes, chez les Grecs, les Latins et les Arabes, chez les Gaulois, chez les Germains, partout et toujours. Les *Fables* sont des diamants bruts ou mal taillés qui ont attendu cinquante siècles leur lapidaire. C'est bien le cas de citer le proverbe : « C'est la sauce qui fait le poisson ».

Où est d'ailleurs le poète qui ait créé le tout de ses poèmes? Les poètes ne sont-ils pas tous des Vatel qui cuisinent la sauce et ne créent pas plus les saumons que l'architecte ne crée la pierre? Canova n'était ni le père de Pauline Bonaparte, ni même simple maître de carrière à Carrare. Victor Hugo lui-même ne se donne que pour un « grelot sonore » et Lamartine pour

*Un écho qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel.*

Il s'est même trouvé des poètes qui pour couper court n'ont cherché qu'en eux-mêmes la matière de leur lyrisme. Le matériau était à pied d'œuvre : leur personne même. Voilà l'auteur, le sujet, la matière, la forme, le but, l'éclat et l'intérêt de leurs poèmes. Les pauvres! ils revenaient au stade des protozoaires, qui n'ont qu'une ouverture, laquelle est à la fois la bouche et l'autre! L'ambition de La Fontaine fut à la fois plus sage et plus haute : il emprunta avec la sereine autorité des princes qui ne prélèvent de l'or sur leurs tributaires vaincus que pour en faire de la monnaie à leur effigie.

Ses poissons, La Fontaine les a pris là où ils nageaient dans le domaine public. Il en a fait une pêche miraculeuse et il y a mis la sauce, Mais quelle sauce! Combien neuve, combien piquante, et cependant toujours appropriée au plat, et d'un goût qui porterait à jamais la marque de l'auteur.

* * *

Les *Fables* de La Fontaine nous réservent encore d'autres surprises. Mises par nos maîtres entre nos mains d'enfant (un peu par maldonne il est vrai, disons-le tout net et du coup) et reléguées quand nous sommes grands, elles nous laissent l'impression que Gros-Jean eût surtout aimé les enfants. Car il pouvait fort bien en poète aimer ce dont en homme il ne raffolait pas. Bernardin de Saint-Pierre, par exemple, père réel d'un Paul et d'une Virginie,

était, dans son ménage réel, plutôt un mauvais coucheur. Or si l'on aime la nature, quoi de plus charmant que le chef-d'œuvre de la nature, au naturel; non encore corrompu ni déformé ni contrefait, à savoir un enfant, surtout pris dans un bon milieu et qui joindrait à la naïveté du premier âge ce qu'il devra à l'hérédité de parents exquis et à leur affinante sollicitude? Et si les enfants ont des défauts, ne sont-ce pas ceux-là surtout dont le remède doit être demandé à des *Fables*, qui auraient pour auteur un grand enfant, un peu bonhomme?

Quoi qu'il en soit, La Fontaine n'aime pas les enfants. Quand il en dit quelque chose, c'est toujours sur le ton mécontent et bourru de la boutade (*Cet âge est sans pitié*), et il ne se dévoue pas à les corriger. Peut-être ne juge-t-il pas leur sottise assez mûre pour relever d'une autre juridiction que des taloches maternelles, des fessées paternelles et de la fêrule des pédants?

Je crois qu'au fond c'est cela. La morale de La Fontaine est faite de clairvoyance d'indulgence et d'ironie : elle ne s'adresse pas aux gosses. Le spectacle de la sottise humaine ne tire du fablier la leçon, le sourire ou les larmes qu'à l'adresse des personnes mûres que le spectacle de la nature et du monde n'auraient point bien mûries.

* * *

S'il n'aime pas les enfants, La Fontaine n'aime pas davantage les femmes. Entendons-nous! De certaine façon, l'on pourrait dire au contraire qu'il les a trop aimées. Mais aimer et aimer font deux. Celui qui « aime » le lièvre, le chasse, l'abat et s'en fait un régal. Puis il s'en va, avec l'insouciance de l'égoïsme, satisfait aux dépens d'un être inférieur... C'est une des façons d'aimer la femme. Mais l'autre façon d'aimer, la vraie, la bonne, celle qui est faite d'estime et de respect, comme de dévouement mutuel, celle où il entre une appréciation délicate et chaleureuse, jusqu'à l'illusion inclusivement, des qualités ou des grâces de quelqu'une, cette façon-là d'aimer la femme La Fontaine ne l'a jamais connue, sauf dans ses vieux jours, quand il tournait à l'ermite et, sous forme d'amitié avec M^{me} de la Sablière. Mais rien dans les *Fables* ne trahit l'amour de la femme, pas même le mauvais amour; Rien ne révèle quelque attendrissement cordial pour celles qui constituent, dit-on, la plus belle et peut-être la meilleure moitié de l'humanité.

Cette meilleure moitié a cependant ses défauts. Elles le savent bien, les dames, puisqu'elles en parlent entre elles sous le sceau du secret de la confession... des autres. Mais rarement le fabuliste s'applique à les corriger; rarement signale-t-il ces travers que l'on prétend être proprement féminins; et s'il dit par exemple :

*Rien ne pèse tant qu'un secret
Le porter loin est difficile aux dames, (1)*

il ne manque pas d'ajouter :

*Et je sais sur ce point
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.*

Ils doivent cela sans doute à leur mère...

Non, La Fontaine ne pose pas au prédicateur pour dames. Il manque d'onction et il le sait. Il ne se flatte pas d'être la vanille des couvents de filles; il se bornera à être le sel de la terre... un sel un peu gaulois, d'une terre où prospère la vigne.

Certes, il parlera de l'amour. Mais si aimer est une sottise (ou quand c'en est une), c'est assurément une sottise en partie double, où l'homme entre non seulement pour la plus laide, mais encore pour la plus forte moitié. Or, c'est pour prêcher aux hommes, non aux femmes, que La Fontaine parle de l'amour. Et quand il s'écrie :

*Amour, amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire : adieu prudence... (2)*

Il s'adresse au « lion amoureux » qui se laisse limer les dents et couper les ongles par une gamine de bergère dont il était pris et épris. Songeait-il tout bas à ses propres (ou malpropres) légèretés? J'en doute; d'abord parce qu'il ne se prenait pas pour un lion; et puis pour ce qu'il a gardé toujours de dents sous le sourire et d'ongles sous la caresse. Mais je ne puis m'empêcher de croire

(1) *Les Femmes et le Secret*; VIII, 6.

(2) *Le Lion amoureux*; IV, 1.

(1) *Le Singe*, XII, 19.

qu'il songeait à son propre mariage quand il mettait en scène *Le mal marié* (1).

Et la morale de cette fable, quelle est-elle? Ne vous mariez pas ou Mariez-vous bien! Ce serait plutôt celle-ci : *A vous de le savoir!*

* * *

Cette question nous mène à une autre, ou plutôt elle nous amène à élargir le débat et à nous demander en général : *Quelle est la moralité des Fables de La Fontaine?*

Disons-le du coup : ce qu'on appelle la morale d'une fable (tout au moins depuis que La Fontaine a renouvelé, pour ne pas dire créé ce genre littéraire) n'est certes jamais un mauvais conseil, mais n'est pas nécessairement un conseil direct. La « morale » c'est toute vérité qui ressort d'un petit apologue — lequel peut d'ailleurs être une anecdote véridique — et qui lui emprunte du relief et de la vivacité.

Ce qui nous trompe c'est que les anthologies ont de préférence mis sous les yeux des écoliers ces fables qui se terminaient par un bon conseil à la portée de l'intelligence des enfants : *le Lièvre et la Tortue*, *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*, *le Corbeau et le Renard*, etc., puis que les auteurs de ces anthologies n'ont pas manqué de couvrir à ces fables une glose en prose (pour notre plus grand bien!) et enfin qu'ils les mélangeaient avec les *Fables* de Florian, mettant du bon macaroni avec du mauvais fromage.

Mais si l'on étudiait sans parti pris les deux cent quarante *Fables* de La Fontaine en se laissant tout bonnement pénétrer par le fumet qui s'en exhale vraiment, combien en trouverait-on qui se terminent par un conseil proprement dit? Bien moins que la moitié, peut-être pas le tiers. Beaucoup d'entre elles, d'ailleurs, ne prétendent même pas « moraliser » : *les Deux Pigeons* sont une idylle; *le Renard et les Raisins*, une épigramme; *le Paysan du Danube*, une narration; *Le Renard anglais*, un compliment à Mme Harvey (une lady anglaise, bien entendu); *les Grenouilles et le Soleil*, une allusion aux démêlés de Louis XIV avec les Pays-Bas. *Le Discours à Mme de la Sablière*, qui ouvre le livre X, est une vraie dissertation sur l'instinct des animaux. Et il en est ainsi de bien d'autres récits ou apologues, tous indistinctement appelés *Fables*.

Mais voici de quoi nous convaincre mieux encore, car il s'agit d'une fable bien fable. Le double récit intitulé *le Roi, le Milan et le Chasseur* (2) se termine par une « morale » qui y est attachée comme un pantin de papier au dos d'une redingote :

*L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.*

Elle est d'une insignifiance telle que même sans la déclaration formelle de La Fontaine, qui n'était pas un sot, il est clair que le poète se moquait une bonne fois de ceux qui cherchent, coute que coute, une « morale » à une fable comme un texte inspiré autour d'une croûte de l'École de Beuron.

— Mais, me dira-t-on, c'est précisément La Fontaine que nous invoquons pour attendre d'une fable une conclusion sous forme de précepte :

*Une morale nue apporte de l'ennui
Le conte fait passer le précepte avec lui* (3).

(1) Livre VII, 2. Nous ne la reproduisons pas cette fable, faute de place. Nous supposons d'ailleurs que nos lecteurs ont sous la main le recueil complet des *Fables* de La Fontaine. Il n'est pas plus encombrant qu'une *Imitation* ou un *Évangile* et beaucoup moins qu'un *Indicateur des chemins de fer, autobus et vicinaux*.

(2) Livre XII, 12.

Cfr. *Le Chat et les deux Moineaux* (XII, 2) :

*Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait
J'en crois voir quelques traits mais leur ombre m'abuse
Prince, vous les avez incontinent trouvés...*

En réalité, cette fable n'a pas de « morale ». Elle n'en est pas moins charmante, comme entre cent autres le *Renard et les Raisins*, qui nous conseille — ironiquement — d'imiter le renard.

Cfr. aussi *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre* (IV, 12) qui débute comme suit :

*Une fable avait cours parmi l'antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.*

(3) *Le Pâtre et le Lion*, VI, 1.

— Fort bien! Mais continuez la citation :

En ces sortes de feintes, il faut instruire et plaire...

Si une fable ne comporte pas nécessairement, telle une conclusion logique, un conseil pratique et beaucoup moins encore un conseil moral, on ne peut nier qu'elle doive instruire et le faire même pratiquement. Une fable n'a pas nécessairement une morale mais le plus souvent une portée morale. Et La Fontaine en convient dans le morceau qu'il intitule expressément : *le Pouvoir des fables* (1).

Le grand objet pratique des fables consiste moins à sermonner qu'à éclairer sur la réalité du monde. Qu'il se joigne ou non à ces petits apologues ce qu'on est convenu d'appeler une morale, leur auteur en vrai poète cherche avant tout à nous avertir plutôt qu'à nous convertir. Avec une grande vérité d'ensemble, il nous met sous les yeux le monde tel qu'il est, et il nous aide à le voir; relevant d'ordinaire ses esquisses d'une fine pointe de raillerie. A nous de considérer et de conclure. La Fontaine ne peint pas pour moraliser, mais il moralise parce qu'il dépeint. Ce procédé est bien plus profond que le procédé inverse (et qui est celui de Florian) car ce procédé ne s'adresse qu'à l'intelligence; il est plus efficace car il est moins pressant et moins agressif; plus fécond enfin et plus souple car cette « information » comporte, selon les cas, plus d'une bonne ligne de conduite : *le Lion et le Moucheron*, par exemple, donne lieu à deux conclusions. Bref, c'est (pense La Fontaine) le spectacle même de la nature, réel et fictif à la fois, qui doit nous servir de leçon! Mais je vous aiderai à la voir.

* * *

LA NATURE! Voilà le mot de passe qui nous donnera entrée dans toute la personnalité de La Fontaine. Voilà l'âme de son art, le coin de frappe de son caractère, le pivot de sa philosophie, de sa Weltanschauung du monde moral. Voyons cela.

Principium a Jove, commençons par Jupiter! La Fontaine n'est ni un athée ni un impie. Cet ami de la nature rend cordialement plein hommage au maître de la nature :

Dieu fit bien ce, qu'il fit et je n'en sais pas plus (2)

dit-il lui-même, et il met dans la bouche de Garo :

*Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, et l'aller parcourant
Dans les citrouilles je la trouve* (3).

Et l'histoire du métayer qui importunait Jupiter pour en obtenir le droit de faire la pluie et le beau temps à sa guise, se termine de la sorte :

*Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous* (4).

Rien d'étrange! Dieu est bon :

*Jupiter, voyant nos fautes
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers.*

*Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux
Se contenta de leur crainte...
Tout père frappe à côté* (5).

A rapprocher du dicton suivant :

*Biaux chères leufs, n'écoutez mie
Mère tentent chen fieux qui crie* (6).

Le père des dieux et des hommes ne frappe à côté que quand il le veut bien :

Jupiter n'est pas dupe

(1) VIII, 4.

(2) *La Querelle des Chiens et des Chats*..., XII, 8.

(3) *Le Gland et la Citrouille*, IX, 4.

(4) *Jupiter et le Métayer*, VI, 4.

(5) *Jupiter et les Tonnerres*, VIII, 20.

(6) *Le Loup, la Mère et l'Enfant*, IV, 16.

dit Mercure aux bûcherons qui veulent surprendre sa bonne foi; et il sait tout :

*Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la terre,
Le dédale des cœurs en ses détours m'enserme;
Rien, qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leur yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire (1).*

Au reste, il est juste lui-même :

Les petits et les grands sont égaux à ses yeux (2).

Et La Fontaine ne le respecterait plus s'il était trop bon et s'il faisait notre besogne à notre place :

Aide-toi, le ciel t'aidera (3).

N'imitons pas l'âne qui fatiguait le Ciel « à force de placets » jusqu'à le fâcher et à s'attirer du Destin cette réponse :

*... Quoi donc, dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire (4)?*

Ah! non, il en a d'autres. Le père des dieux règne et gouverne. Il tient à être maître chez lui, c'est-à-dire partout et l'on ne lui échappe pas :

Je vois de loin, j'atteins de même, dit-il.

Dès lors :

*On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter (5).*

En somme, selon La Fontaine, Jupiter, maître de soi comme de l'Univers, bon mais pas bête, pourrait bien être l'idéal à proposer aux hommes, dans la mesure où un chef est imitable par un sujet. Pour s'approcher de cet idéal, l'homme devrait connaître non précisément la nature, mais sa nature, la diriger en maître et dominer son naturel. En chacun des animaux, sa nature est la partie fondamentale qui le caractérise, le classe dans son espèce et lui imprime une tendance et des penchants aussi impérieux que caractéristiques. Et ce que leur nature est pour les bêtes, notre naturel l'est plus ou moins pour chacun de nous autres, hommes : Qui dit lion dit un héros et qui renard dit un fourbe; un mouton c'est une bonne poire et un paon, la vanité même.

L'animal est comme quelqu'un qui porterait un uniforme à la mesure de sa psychologie et les insignes saillants de l'arme et du régiment auxquels il appartient dans l'armée bigarrée des caractères. Aussi le fabuliste empruntera-t-il très souvent (6) au monde animal les acteurs des petites comédies qui sont chargées de nous instruire. Remarquons ce qu'il y a de poésie, de vivacité, de gaieté et d'agrément à ce que pour « sermonner » on transpose le monde des hommes dans le monde des animaux! Et combien l'aiguillon du prédicateur n'y acquiert-il pas de délicatesse de touche et de justesse! C'est un des cas où la finesse émusse la pointe. Le fabuliste peut toujours dire : « Je n'accuse personne; si vous vous reconnaissez dans un animal, c'est que vous le voulez et... c'est donc que vous le devez. Au reste, vous avez toujours le moyen de cacher et même de nier que vous vous soyez reconnu. » Enfin, à mettre en scène des êtres fatalement déterminés, et à leur faire représenter de petites comédies d'où l'homme peut conclure comment il devrait — lui — ne pas agir, il y a une malicieuse indulgence. C'est comme si l'on disait : « Si vous êtes en faute, ce n'est pas de votre faute » :

*Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts*

*Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature*

Quelque grain d'une masse où puisent les esprits.

Mais il y a là aussi, et du même coup de l'ironie. C'est comme si l'on disait : « Après tout, est-il toujours exact que ce ne soit pas de votre faute? N'êtes-vous vraiment qu'un animal, qu'un être inférieur; et devrai-je souvent m'écrier en gémissant :

*Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens
Et on ne peut l'apprendre aux hommes! (1).*

Et tout cela aboutit en fin de compte à un conseil très pénétrant : Soyez supérieur à l'animal; usez parfois et toujours de votre raison! Et quant à l'empire du naturel notez au moins qu'il n'est mauvais que dans les cas où il n'est pas souverain et que vous en soyez volontairement les complices.

Jusqu'à quel point donc faut-il suivre son naturel, et jusqu'à quel point le contrarier? Un philosophe, même né malin comme en France, aurait du mal à répondre en trois mots. A fortiori un poète, tel La Fontaine, ne résoudra la question que par de nombreux exemples juxtaposés ou convergents, par moult fables ou apologues. Peut-être cependant y a-t-il le moyen de dégager de l'ensemble une formule qui résumerait la pensée implicite du fabuliste? Peut-être même que la voici, sous forme de trois propositions qui se complètent :

1° Souvent il ne nous est pas plus possible de nous opposer à notre naturel qu'un animal à sa nature;

2° Quand c'est possible, ce n'est pas toujours bon; et

3° Quand c'est possible et que c'est bon, ce n'est guère facile.

Reprenons ces trois « thèses » pour conclure ensuite d'une façon générale quant à la moralité des *Fables*.

* * *

Nous trouvons l'expression nette de la première thèse dans *La Souris métamorphosée en fille* (2). (*La Chatte métamorphosée en femme* (3) nous expliquera plus loin la troisième) :

Tout débattu, tout bien pesé, (dit La Fontaine)

*Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles;*

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :

Parlez au diable, employez la magie,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Le destin, la loi, la fin propre et spécifique, tout cela — on le voit — c'est ici une seule et même chose. Autant donc, d'un seul mot, parler de l'empire de la nature : il est souvent impossible à l'homme de réagir contre elle et de se dénaturer à fond et vraiment. Cette thèse, par sa portée même, retient peu un poète moraliste.

* * *

Autant, dès lors, parler de la légitimité de cet empire. Fût-ce possible et facile, serait-il toujours bon pour l'homme de s'inverser sans ombre de se convertir? La Fontaine le nie et c'est là sa seconde thèse.

Il est bon d'avoir des passions : C'est

(affirme-t-il) un indiscret stoïcien,

Celui [qui] retranche de l'âme

Désirs et passions, le bon et le mauvais,

Jusqu'aux plus innocents souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi je réclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort (1).

Et si les passions sont bonnes ce sont, pour moi, mes passions à moi qui sont bonnes. Pas toutes, bien entendu. Mais aucune tendance ne sera mauvaise précisément parce qu'elle sera la mienne. Au contraire : d'aucunes seront mauvaises pour être, au lieu des miennes, des emprunts mal assimilés, des aliments mal digérés, des ressorts mal adaptés. Même certains défauts peuvent perdre

(1) *Le chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, VIII, 7.

(2) *Liv. IX, 7.*

(3) *Liv. II, 18.*

(4) *Le Philosophe soythe*, XII, 20.

(1) *L'Oracle et l'Impie*, IV, 19.

(2) *L'Éléphant et le Singe de Jupiter*, XII, 21.

(3) *Le Chartier embourbé*, VI, 18.

(4) *L'Âne et ses Maîtres*, VI, 11.

(5) *L'Horoscope*, VIII, 16.

(6) Non pas toujours : Sur les deux cent quarante fables, il en est cent quarante qui mettent en scène des animaux, à titre d'acteurs. Par exemple : *La Cigale et la Fourmi*, *Le Lièvre et la Tortue*. D'autres recourent à des personnages humains, par exemple : *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*; d'autres encore à des objets : *Le Chêne et le Roseau*. Il est remarquable qu'aucun merle ne traverse les paysages de La Fontaine.

de leur laideur à se trouver d'accord avec leur contexte, puisque — au rebours — certains peuvent n'être insupportables que quand il détonnent trop et font un trop criant contraste avec leur triste propriétaire. Par exemple,

... Qui pourrait souffrir un âne janfaron?

— Personne, et pourquoi?

Ce n'est pas là LEUR caractère (1).

Rien de moins égalitaire que La Fontaine (2). L'égalité n'est pour lui qu'un mythe ou un postulat :

Un rat n'est pas un éléphant (3).

Et ailleurs :

*Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre (4).*

Ailleurs encore :

*Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de coqs et de perdrix (5).*

Avec la différence des natures, des naturels et des caractères, il n'est rien que La Fontaine voie aussi clairement que les diversités des situations morales : Comportons-nous selon notre naturel et non pas selon celui des autres; consultons des modèles et non des clichés; inspirons-nous de lois toujours, de règles souvent, de formules jamais. Or, en morale les lois absolues sont rares, et si elles disent à tous : Soyez hommes, il y en a une qui dit à chaque homme d'être soi (et par corollaire de comprendre autrui); d'être soi pour être vrai, pour être beau, pour être bon ou tout au moins pour être moins faux, moins laid et moins mauvais :

*Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce (6).*

C'est aussi le parti le plus sûr :

*Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup (7);*

Et aussi le parti le plus durable, même pour le renard,

*Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent
Et courant d'un pas diligent.*

*Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion (8).*

Cette variété des natures, cette spécificité des cas pratiques, ils l'ont apprise à leurs dépens les victimes de nombreux mécomptes. Quand le loup s'en prend à lui-même du coup de pied du cheval, que dit-il?

*C'est bien fait, àit le loup en soi-même, fort triste;
Chacun a son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste
Et ne fus jamais que boucher (9).*

Il n'est pas le seul qui, au lieu de se corriger, ait rêvé de violenter la nature. Rappelons le corbeau qui veut imiter l'aigle et devient le prisonnier de sa propre proie; le roussin d'Arcadie imitant le petit chien et aggravant sa lourdeur native de tout le poids de sa gentillesse d'âne; la grenouille qui crève de vouloir imiter le bœuf; l'âne revêtu de la peau du lion, jusqu'à l'oreille exclusivement; le geai paré des plumes du paon et qui se trouve odieux à la fois

(1) *Le Lion et l'Âne chassant*, II, 10.

(2) Il ne l'était pas non plus en politique :

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu

Que sa voix est la voix de Dieu?

(*Démocrite et les Abdéritains*, VIII, 26).

(3) *Le Rat et l'Éléphant*, VIII, 13.

(4) *Le Cierge*, IX, 12.

(5) *La Perdrix et les Coqs*, X, 8.

(6) *L'Âne et le Petit Chien*, IV, 5.

(7) *Le Loup devenu berger*, III, 3.

(8) *Le Loup et le Renard*, XII, 9.

(9) *Le Cheval et le Loup*, V, 8.

à ceux auxquels il tient par la réalité comme à ceux auxquels il se rattache par l'apparence; l'âne encore, le frère de celui de tantôt, qui marche chargé d'éponges dans le sillage laissé par son collègue chargé de sel mais sans se sentir allégé comme lui, etc., etc.

* * *

Mais s'il est bon de rester soi, c'est-à-dire en accord avec le tréfonds de sa nature, il n'en résulte pas qu'on n'ait pas à se corriger. Or voici la troisième proposition qui résumerait ce que j'appellais la philosophie de La Fontaine : il est toujours difficile de corriger les écarts du naturel.

Et La Fontaine pourrait ajouter : Il me sera bien difficile à moi de vous en corriger. La meilleure façon d'y réussir sera de vous montrer que s'il était funeste de vous dénaturer, il l'est tout autant de ne point diriger les mouvements de la nature, après l'avoir d'ailleurs consultée et lui avoir obéi. La tâche de notre fabuliste est ingrate. Il comprend le mouton et la chèvre qui, en compagnie du cochon, s'en allaient à la boucherie, sans prononcer un mot — au rebours de leur turbulent compagnon :

*Quand le mal est certain, écrit-il,
La plainte ni la peur ne changent le destin
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage (1).*

Or le Bonhomme sait trop bien, quant à lui, que le mal est certain et, qu'en fait de réforme des mœurs et des caractères, il ne peut espérer réussir là où de plus forts ont échoué. Il voit trop clairement que :

Chacun a son défaut où toujours il revient (2).

Et pourquoi donc?

*Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé; l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres (3).*

Aussi nous donne-t-il son programme :

*Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche de tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec le bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent, je ne sais s'il suffit (4).*

La Fontaine est trop fidèle à ses propres conseils pour « forcer son talent », trop sage pour recourir aux coups de fourches ou d'étrivières, trop délicat pour manier le bâton, assez adroit pour mettre à la porte le mauvais naturel en ouvrant une fenêtre sur des perspectives plus riantes que celles vers où égare le laisser-aller. Il s'attache à démasquer l'injustice du monde, ses ridicules, sa folie. Il signale ses travers d'un air dégagé, sans tomber dans la satire qui est mordante ni dans la comédie qui est bouffonne, ni dans la tragédie qui effraie, ni dans l'épique qui pleurniche. Il trouve ce ton aisé qui est celui du bon sens, ne se trouble qu'à fleur de peau et ne s'indigne qu'au minimum; comme en présence de ces situations fausses, qui, par leur universalité et leur persistance ont en quelque sorte acquis les droits d'une situation normale. Il répand sur tous ses tableaux une certaine résignation douce, comme une vapeur qui rabat les arêtes vives de la réalité et qui est toute de circonstance en présence de ce qui paraît inéluctable, sans être toutefois invincible.

Moraliste et conseiller, il le sera certes, mais doucement, muni de plus de miel que de fiel, sachant bien que

Plus fait douceur que violence (5).

(1) *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton*, VIII, 12.

(2) *L'Ivrogne et sa femme*, III, 7.

(3) *La Chatte métamorphosée en femme*, II, 18.

(4) *Le Bûcheron et Mercure*, V, 1.

(5) *Phébus et Borée*, VI, 3.

Il prendra ses disciples par le beau pur sans doute, mais aussi par l'intérêt, convaincu que le véritable intérêt est au fond l'accord de l'agréable et du bon, et le souci de l'intérêt, une subconsciente recherche d'une harmonie immanente qui n'épuise pas le beau mais y est contenu.

Et voyez avec quelle grâce il abandonne aux flâneurs du jardin fleuri de la littérature ses petits tableaux de la vie, comme il donnerait l'envol à de papillonnantes phalènes, heureux s'il se trouve quelqu'un assez agile pour les suivre à la course, et assez adroit pour les saisir, quitte à n'en garder aux doigts qu'une délicate poussière.

Ces allures faciles et indulgentes du bon La Fontaine ne sont donc point celles du scepticisme ou de l'universelle tolérance. Son sourire — presque constant — n'a rien d'avantageux, et son rire est sainement franc :

*Qu'un pape rie, en bonne foi
Je n'ose l'assurer, mais je tiendrais son roi
Bien malheureux s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci
Jupiter et le peuple immortel rit aussi (1).*

Ce rire de La Fontaine trahit une intention de protestation et l'on aurait tort de dénier toute puissance utile à ce rire du bon sens. Mais il ne rit pas toujours, et il déteste rire hors de saison :

*On cherche les rieurs et moi je les évite
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots (2).*

S'il possède l'art de rire il sait aussi s'indigner, compatir et s'attendrir et les *Fables* nous révèlent en leur auteur non un narrateur impassible ou amusé mais un spectateur intéressé et ému.

Prêcher, il ne le sera pas ou rarement ; mais avertisseur, s'appliquant à nous rendre prudents et retenus :

*Il est bon d'être charitable
Mais emers qui ? C est le point (3).*

Il excuse ceux qui, comme la cigogne, rendent aux malfaisants fèves pour pois, et il trouvera double plaisir à tromper le trompeur. Il ne réserve point peut-être son indignation pour ceux qui choisissent leurs victimes parmi les étourdis : le renard qui laisse le bouc dans son puits et celui qui se moque du corbeau semblent, sans en être complètement à l'abri, moins exposés à ses reproches que le corbeau ou le bouc eux-mêmes. C'est que La Fontaine ne s'applique pas à corriger les méchants pas plus que Notre-Seigneur à prier pour le monde : c'est perdre sa peine. Mais le Fabuliste a pour objet spécial, en ces aventures, de nous montrer dans l'inconsidération non seulement une maladie, mais un tort, et presque un tort punissable, en tout cas un tort guérissable.

Par contre, comme il s'élève contre la perfidie méchante :

*La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur
Et souvent la perfidie
Retourne à son auteur (4).*

La Fontaine irait-il jusqu'à nous prôner la loyauté ? Certes !

*Arrière ceux dont la bouche
Souffle le froid et le chaud.*

Et c'est avec tristesse qu'il constate que

*Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est le fourbe, à mon avis (5).*

NI DUPEURS NI DUPÉS ! C'est ainsi que La Fontaine résumerait peut-être lui-même sa propre morale. Et surtout ne soyez pas dupes de vous-même ! ajouterait-il : dupeur et dupé réunis en un seul homme !

Gare à l'erreur :

*L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges (6).*

Care à la sottise :

Ne soyons pas ce souriceau qui juge les gens sur l'apparence, ou ce chien qui quitte sa proie pour l'ombre, ou ces hommes de guet qui prennent pour navires des bâtons flottants. De diverses façons nous sommes des sots : par l'extravagance de notre imagination à qui nous lâchons les rênes, comme Perrette qui fait châteaux en Espagne ; par notre avidité, comme ces deux mâtins qui « dans l'éloignement virent un âne mort qui flottait sur les ondes » et qui firent tant « qu'on les vit crever à l'instant » ; par l'insatiabilité, comme le rustre qui tue la poule aux œufs d'or, et comme ce chasseur qui, après avoir abattu trois pièces, dont un sanglier, mourut de vouloir y joindre une perdrix, le sanglier non achevé s'étant ressaisi à cet instant ; par notre imprudence, qui oublie qu'en toutes choses il faut considérer la fin ; par la vanité, qui apprend trop tard que le flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ; par l'amour enfin que l'on sait avoir pour guide la folie, et dont les méfaits arrachent au bonhomme ce cri si sincère, déjà cité :

*Amour, amour ! Quand tu nous tiens
On peut bien dire : adieu prudence.*

et surtout par l'ambition :

*Deux démons à leur gré partagent notre vie
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demande leur état et leur nom,
J'appelle l'un l'Amour, et l'autre l'Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour (1).*

Accusons aussi de nos malheurs la présomption et l'ignorance, comme il arriva à ce « rat de peu de cervelle » aux yeux de qui la moindre taupinée était une montagne, qui se gaussait de son propre père avec un sentiment de prétentieuse supériorité et qui enfin, alléché par la vue de l'huître qui bâille put, à ses dépens apprendre

Que tel est pris qui croyait prendre.

Sont responsables enfin de toutes nos méaventures bien d'autres défauts encore — toujours des erreurs de jugement ou des défaillances au service du jugement — dont La Fontaine ne se flatte pas d'avoir épuisé la série et que nous, non plus, nous ne relèverons pas davantage.

* * *

Je ne dirai pas, pour conclure ce petit aperçu, que le manuel des *Fables* puisse nous guider de tous points dans la vie. La Fontaine ne dispense pas du catéchisme, ni de l'Evangile, où nous trouvons, dans le domaine surnaturel, ces fables sublimes qu'un Dieu n'a pas dédaignées et qu'on appelle *Les Paraboles* (2). Mais qui donc pourrait obliger le Bonhomme à se hausser à ce ton surélevé ? Ce serait l'obliger à faire tenir dans une forme d'art donnée ce qu'elle ne comporte pas ou (pour parler en paraboles à propos de fables) à chercher des figues sur les épines, et sur les ronces, des raisins.

« La Fable, dit le P. Longhaye, est faite pour traduire les conseils de bon sens vulgaire et prêcher les petites vertus. Le disciple du fabuliste ne serait pas un héros, moins encore un saint. Mais on se figure un homme rangé et avisé, capable de ramener parfois devant les yeux cette poche de derrière où nous cachons nos défauts ; attentif à soi-même non moins qu'en garde contre les autres. » A tout prendre, l'homme formé par La Fontaine serait « un homme sage, un homme agréable, un homme aimable, digne d'être offert en modèle, s'il ne lui manquait une certaine grandeur de caractère et une certaine flamme de générosité ». Bref, ce serait

(1) *Le Berger et le Roi*, X, 10.

(2) A ceux qui s'indigneraient du soi-disant laxisme de La Fontaine, signalons que la toute première fable (*La Cigale et la Fourmi*) trouve son pendant aussi adéquat que possible dans une des paraboles les plus connues de l'Evangile et que la liturgie ramène très souvent au cours de l'année. Les vierges sages sont les vierges fourmis et les vierges folles les vierges cigales. Et si les premières éconduisent les secondes : Que ne faisiez-vous comme nous ? — on voit bien que Notre-Seigneur leur donne raison : La fourmi n'est pas préteuse, c'est là son moindre défaut ; c'est-à-dire : après tout elle n'a pas tort. Nous ne nions pas cependant que chez les vierges fourmis leur refus s'inspire de craintes plus hautes que celle de la fourmi de La Fontaine, mais — insistons sur ce point — les *Fables* n'ont pas à suppléer et ni à enrichir l'Evangile : elles sont un genre dans la littérature naturelle et non pas surnaturelle. D'ailleurs, dans l'Ancien Testament, bien des proverbes ne sont pas d'une moralité supérieure à celle des fables de La Fontaine.

(1) *Le Roi, le Milan et le Chasseur*, XII, 12.

(2) *Le Rieur et les Poissons*, VIII, 8.

(3) *Le Villageois et le Serpent*, VI, 13.

(4) *La Grenouille et le Rat*, IV, 11.

(5) *L'Aigle, la Laine et la Chaille*, III, 6.

(6) *Le Statuaire et la statue de Jupiter*, IX, 6.

un homme de bon cœur avec prudence et de bon sens avec malice. Est-ce là si peu de chose? Le bon sens est-il vraiment le sens commun? Le bon sens n'est-il pas la première condition du génie et la courte échelle qui nous permettra, si nous le voulons, de nous élever aux plus hautes cimes de la vertu?

Si saint François de Sales avait connu les *Fables*, il n'en aurait pas fait un nouveau « lieu théologique » mais il me semble qu'il les aurait utilisées comme introduction de l'*Introduction à la vie dévote* (1).

(A suivre.)

C. SENTROUL

L'Anniversaire

D'ici un mois la presse anglaise entonnera un des ces chants, mugira, plutôt, une de ces étonnantes criailles auxquelles les dernières années nous ont si lamentablement accoutumés. Les quotidiens du genre officiel, les journaux de millionnaires, proclameront, d'une seule voix, que tout est pour le mieux et que nous et eux sommes enviés par le monde entier. La chose aura une allure tellement mécanique qu'elle paraîtra n'être qu'un simple message transmis par ordre. Et, en effet, ce ne sera que cela. Il n'y aura de différence que dans le degré de vulgarité d'une part et de frivolité d'autre part; mais tous diront la même chose, tous la crieront au plus fort, tous mentiront. Loin d'aller bien, au contraire, les choses vont très mal; et il me paraît être du devoir de quiconque est préoccupé de l'avenir de proclamer cette grande vérité.

L'occasion sera fournie par l'anniversaire de ce que l'histoire enregistrera probablement comme la date la plus tragique du XX^e siècle, celle où la Cité de Londres fut réduite à répudier ses obligations et à proclamer son incapacité de s'acquitter de dettes contractées en or.

La catastrophe fut, naturellement, un événement bien plus important que le simple écroulement de la Livre sterling. En fait, cet écroulement fut plutôt le symptôme du danger mortel couru par le pays, que le plus grand exemple de ce danger. Pour apprécier ce danger il faut se rendre compte de la situation.

Pourquoi la Livre tomba-t-elle? Parce que nous importions plus que nous ne pouvions payer par nos exportations. Et pourquoi importions-nous davantage? Parce que le commerce international, l'activité par laquelle et dont nous vivons, nous rapportait de moins en moins et parce que nos placements outre-mer rapportaient également de moins en moins, alors que nous avions

toujours à recevoir de l'étranger une masse de produits indispensables spécialement l'essentiel de notre nourriture.

Après la chute de la Livre, deux choses devinrent impérativement nécessaires : la première, de trouver le moyen de réduire les importations — sans quoi il n'y eût pas eu de limite au chaos et nous en serions morts; la seconde, de trouver l'argent nécessaire à l'équilibre du budget — sans quoi la Livre eût continué à baisser aussi certainement qu'elle l'eût fait si nous avions persisté dans un excès d'importations.

Ces deux choses absolument essentielles furent réalisées, et avec succès, sous la menace drastique de vie ou de mort. Les hommes les plus embarrassés et les plus incompetents sont capables de décision devant un pareil dilemme.

La répression des importations fut accomplie en laissant un long intervalle entre la débâcle de la Livre et l'établissement des premiers droits élevés. Pendant cette période, les importations de produits alimentaires et de matières premières sur la plus grande échelle possible fut poursuivie avec fièvre. D'énormes stocks furent accumulés afin que, pendant l'épreuve qui vient, nous soyions pour le moins en état de continuer, nous ayions pour le moins assez à manger et possédions assez de matières premières pour nos industries essentielles.

A la fin de l'intervalle, dont la durée fut calculée assez habilement, commença l'érection de barrières contre les importations. Et la crise était tellement grande que, pour la première fois dans notre génération, les politiciens professionnels admirent la corruption incurable de leur système et consentirent à ce que l'élaboration et l'établissement du nouveau tarif douanier fussent soustraits à leur compétence. Ils admirent que si la fixation de droits d'entrée avait été laissée à la Chambre des Communes on aurait pa-tangé dans la concussion et le chantage et que tout l'effort pour sauver ce qui pouvait encore l'être eût été compromis et perdu. La création des nouveaux droits prohibitifs fut donc laissée aux soins d'un comité permanent, non politique, nécessairement restreint. Ici, encore, il s'agissait de vie ou de mort. Certes, ce n'est pas de cœur léger que les politiciens renoncèrent aux bénéfices qu'un désastre national leur eût procuré, mais ils se rendaient trop bien compte qu'à vouloir satisfaire leurs appétits dans une pareille crise et à se conduire comme il se conduisirent dans le passé, lors du scandale Marconi, du scandale de la roupie, de l'*Indian balances scandal*, du *Biscuit scandal*, du *Rudder post scandal*, du long scandale des *Honours* après la guerre (vente des titres nobiliaires), ils seraient eux-mêmes entraînés dans la ruine générale du pays. A contre-cœur ils se désintéressèrent de la fixation du tarif douanier.

* * *

Il s'agissait ensuite d'équilibrer le budget. Un peu plus d'une demi-année auparavant on avait dit au politicien qui, par hasard, portait en ce moment, pendue au cou, l'étiquette « Chancelier de l'Echiquier », de proclamer que tout allait pour le mieux et que l'Angleterre était dans une situation meilleure et plus forte que n'importe quel autre pays au monde. Peu après le pauvre diable eut à déclarer que nous ne pouvions sauver nos peaux que par une nouvelle et gigantesque imposition. Celle-ci eut lieu. Elle fut insuffisante pour équilibrer le budget, mais en employant certaines réserves et en les utilisant comme des rentrées, il fut possible de joindre les deux bouts et la Livre se trouva momentanément sauvée. Mais elle était sauvée au prix d'un nouvel appauvrissement de la communauté...

Et demain? Que peut-on prévoir en cet anniversaire d'une bataille perdue que toute la presse officielle anglaise célébrera avec des cris assourdissants, comme une grande victoire?

La première chose à noter est que par un de ces malheureux

(1) Je m'imagine même qu'il en eût été ravi, tout en se promettant de les dépasser et de tirer de ces tableaux non seulement la morale qu'ils suggèrent mais des leçons plus hautes. Il y aurait peut-être appris aussi à y faire mieux que ses misérables vers de caramel. Quoi qu'il en soit, il est piquant de relever chez l'un et chez l'autre autour la même fable : « Si Poiseleur, dit le saint Evêque, va droit au nid de la perdrix, elle se présentera à lui et contrefaira l'écreintée et boitense, et se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout à coup tomber, comme si elle n'en pouvait plus afin que le chasseur s'amusing après elle et croyant qu'il la pourra aisément prendre, soit diverti de rencontrer ses petits hors du nid; puis comme il l'a quelque temps suivie, et qu'il lui de l'attraper, elle prend l'air et s'échappe. Ainsi notre ennemi... » (*Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 11).

En regard voici comment La Fontaine traite le même sujet :

*Quand la perdrix
Voit ses petits*

*En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va traînant de vaile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.*

(Discours à M^{me} de la Sablière, X, 1.)

« effets circulaires », aussi désastreux aux individus qu'aux États, ces mesures nécessaires, absolument et de manière vitale, pour prévenir un écroulement immédiat, les mesures mêmes que nous fêmes contraints d'appliquer, sont pernicieuses dans leurs répercussions. Sans l'érection soudaine d'une muraille douanière fantastiquement élevée nous n'aurions pas survécu et, pourtant, cette muraille doit réduire inévitablement, et à une allure terriblement progressive, notre commerce extérieur déjà en décroissance tragique. Si nos exportations ne se sont, pratiquement, pas trouvées affectées, nos importations ont énormément diminué et le volume total des échanges, échanges internationaux avec la Grande-Bretagne comme centre, fond sous nos yeux.

Dire que la Grande-Bretagne a vécu et doit vivre — si elle est destinée à se maintenir — du commerce étranger n'est pas une simple phrase héritée du passé : c'est une vérité. Ceux qui essaient de lui échapper par d'imaginaires plans d'avenir perdent leur temps. Notre population est une population urbaine, pensant en citadins, vivant en citadins. Elle est citadine de la naissance à la mort, aussi bien dans ce qui pousse pour être ses plaisirs que dans ce qui certainement constitue ses tristes souffrances. Elle est tenue en vie non seulement par les bénéfices directs que laisse le commerce international, mais plus encore par la grande masse de profits subsidiaires qui ont poussé autour de la base originelle de l'échange des marchandises : frets, assurances, commissions bancaires, courtages, etc. Je dis « elle est » tenue en vie, j'aurais dû écrire « elle était », car nous vivons une période de transition rapide entre les temps anciens — où des millions d'Anglais vivaient de la fonction que remplissait l'Angleterre en tant que plus grand centre commercial du monde — et un avenir inconnu bien noir et bien désespéré où il semble douteux que l'Angleterre puisse subsister...

La prochaine mesure sera sans doute la diminution du *standard* de vie pour tous les fonctionnaires à un titre quelconque, tout comme on diminue drastiquement les indemnités de chômage, en manière de début et sur les ordres des banques new-yorkaises. Mais la réduction du *standard of living* des fonctionnaires des services publics n'est pas grand'chose. Ce n'est guère plus qu'une indication de l'effort à faire. Le revenu pour équilibrer des budgets successifs devra être demandé à des impôts nouveaux. En même temps on diminuera le *standard* parmi l'immense armée de ceux qui dépendent de rentes de l'Etat sous la forme d'intérêts sur emprunts.

Le tableau que j'ai tracé est vrai. Que si on objecte la dépression qu'il créerait s'il était connu de tout le monde, ma réponse sera que les maux doivent être connus pour être affrontés et que comme il est fatal à un homme d'essayer de s'évader de la réalité par des drogues et par la boisson, de même il est fatal à une société de tenter d'échapper à la réalité par ce que les brasseurs d'affaires appellent « optimisme ».

Quoi qu'il en soit, telle est la situation. Mieux elle sera connue plus ils seront nombreux ceux préparés à ce qui nous attend, et mieux la Grande-Bretagne s'en trouvera.

HILAIRE BELLOC.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

MOLIÈRE

raconté par ceux qui l'ont vu ⁽¹⁾

L'IMPIÉTÉ DE MOLIÈRE

B. A. SIEUR DE RACHEMONT (2).
OBSERVATIONS SUR UNE COMÉDIE DE MOLIÈRE
INTITULÉE « LE FESTIN DE PIERRE ». (Extrait.)

... Il n'est pas raisonnable... de rejeter toutes sortes d'avis; et principalement quand ils partent d'un bon principe... C'est ce qui fait espérer que Molière recevra ces observations d'autant plus volontiers que la passion et l'intérêt n'y ont point de part (3). Ce n'est pas un dessein formé de lui nuire, mais un désir de le servir; on n'en veut pas à sa personne, mais à son athée; ce n'est pas un sentiment particulier, mais celui de tous les gens de bien et il ne doit pas trouver mauvais que l'on défende publiquement les intérêts de Dieu qu'il attaque ouvertement, et qu'un chrétien témoigne de la douleur, en voyant le Théâtre révolté contre l'Autel, la Farce aux prises avec l'Évangile, un Comédien qui se joue des Mystères et qui fait raillerie de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la Religion.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de galant dans les ouvrages de Molière, et je serais bien fâché de lui ravir l'estime qu'il s'est acquise. Il faut tomber d'accord que, s'il réussit mal à la Comédie, il a quelque talent pour la Farce; et, quoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gautier-Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bravoure du Capitain, ni la naïveté de Jodelle, ni la pance de Gros-Guillaume, ni la science du Docteur, il ne laisse pas de plaire quelquefois et de divertir en son genre. Il parle passablement français, il traduit assez bien l'italien et ne copie pas mal les auteurs; car il ne se pique pas d'avoir le don d'invention ni le beau génie de la poésie, et ses amis avouent librement que ses pièces sont des *jeux de théâtre*, où le comédien a plus de part que le poète et dont la beauté consiste toute dans l'action; ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié sur le papier et l'on peut dire que ses comédies ressemblent à ces femmes qui font peur en déshabillé et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles qui, ayant quitté leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes. Je laisse là ces critiques qui trouvent à redire à sa voix et à ses gestes et qui disent qu'il n'y a rien de naturel en lui, que ses postures sont contraintes et qu'à force d'étudier les grimaces, il fait toujours la même chose; car il faut avoir plus d'indulgence pour des gens qui prennent peine à divertir le public, et c'est une espèce d'injustice d'exiger d'un homme plus qu'il ne peut et de lui demander des agréments que la nature ne lui a pas accordés, — outre qu'il y a des choses qui ne veulent pas être vues souvent, afin qu'elles puissent plaire une seconde fois. Mais, quand cela serait vrai, l'on ne pourrait dénier que Molière n'eût bien de l'adresse ou du bonheur de débiter avec tant de succès sa fausse monnaie et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces (4).

Voilà en peu de mots ce que l'on peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Molière; et, certes, s'il n'eût joué que les *Précieuses* et s'il n'en eût voulu qu'aux petits pourpoints et aux grands canons, il ne mériterait pas une censure publique et ne se serait pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété. Mais qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient école de libertinage et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre, d'un athée qui s'en rit et d'un valet plus impie que son maître qui en fait rire les autres?

Cette pièce a fait tant de bruit dans Paris, elle a causé un scandale si public et tous les gens de bien en ont ressenti une si juste douleur, que c'est trahir visiblement la cause de Dieu, de se taire

(1) D'un volume de « documents » de l'époque réunis par M. Gustave Michaut, professeur en Sorbonne, et qui paraîtra le mois prochain, chez Stock, à Paris.

(2) Ce pseudonyme cache peut-être Barbier d'Aucour, l'ennemi des Jésuites, de Racine et du théâtre. C'est ici que l'accusation d'impie a été lancée avec le plus de force contre Molière.

(3) On en jugera.

(4) Inutile de souligner, ici comme dans la suite, cette affectation de modération et d'impartialité. Ce ton cafard dissimule mal la haine.

dans une occasion où sa gloire est ouvertement attaquée, où la foi est exposée aux insultes d'un bouffon qui fait commerce de ses mystères, où un athée, foudroyé en apparence, foudroie en effet et renverse tous les fondements de la Religion, à la face du Louvre, dans la maison d'un prince chrétien, à la vue de tant de sages magistrats et si zélés pour les intérêts de Dieu, en dérision de tant de bons pasteurs que l'on fait passer pour des *Tartuffes* et dont l'on décrie artificieusement la conduite, mais principalement sous le règne du plus grand et du plus religieux monarque du monde. Cependant que ce généreux Prince occupe tous ses soins à maintenir la Religion, Molière travaille à la détruire : le Roi abat les temples de l'hérésie et Molière élève des autels à l'impiété et, autant que la vertu du prince s'efforce d'établir dans le cœur de ses sujets le culte du vrai Dieu par l'exemple de ses actions, autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en miner la créance dans leurs esprits par la licence de ses ouvrages.

Certes, il faut avouer que Molière est lui-même un *Tartuffe* achevé et un véritable hypocrite et qu'il ressemble à des comédiens dont parle Sénèque, qui corrompaient de son temps les mœurs, sous prétexte de les réformer et qui, sous couleur de reprendre le vice, l'insinuaient adroitement dans les esprits; et ce philosophe appelle ces sortes de gens des pestes d'Etat et les condamne au bannissement et aux supplices. Si le dessein de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les faisant rire; de même que ces serpents dont les piqûres mortelles répandent une fausse joie sur le visage de ceux qui en sont atteints. La naïveté malicieuse de son Agnès a plus corrompu de vierges que les écrits les plus licencieux; son *Cocu imaginaire* est une invention pour en faire de véritables, et plus de femmes se sont débauchées à son *Ecole* qu'il n'y en eut autrefois de perdues à l'école de ce philosophe qui fut chassé d'Athènes, et qui se vantait que personne ne sortait chaste de sa leçon. Ceux qui ont la conduite des âmes savent les désordres que ces pièces causent dans les consciences; et fait-il s'étonner s'ils aiment leur zèle et s'ils attaquent publiquement celui qui en est l'auteur, après l'expérience de tant de funestes chutes...?

Toute la France a l'obligation à feu M. le cardinal de Richelieu d'avoir purifié la comédie et d'en avoir retranché ce qui pouvait choquer la pudeur et blesser la chasteté des oreilles; il a réformé jusqu'aux habits et aux gestes de cette courtoisane et peu s'en est fallu qu'il ne l'ait rendue scrupuleuse. Les Vierges et les Martyrs ont paru sur le théâtre et l'on faisait couler insensiblement dans l'âme la pudeur et la foi avec le plaisir et la joie. Mais Molière a ruiné tout ce que ce sage politique avait ordonné en faveur de la comédie, et, d'une fille vertueuse, il en a fait une hypocrite. Tout ce qu'elle avait de mauvais avant ce grand cardinal, c'est qu'elle était coquette et libertine; elle écoutait tout indifféremment et disait de même tout ce qui lui venait à la bouche; son air lascif et ses gestes dissolus rebutaient tous les gens d'honneur et l'on n'eût pas vu en tout un siècle une honnête femme lui rendre visite. Molière a fait pis; il a déguisé cette coquette, et, sous le voile de l'hypocrisie, il a caché ses obscénités et ses malices; tantôt il l'habille en religieuse et la fait sortir d'un couvent : ce n'est pas pour garder plus étroitement ses vœux; tantôt il la fait paraître en paysanne qui fait bonnement la révérence quand on lui parle d'amour; quelquefois c'est une innocente qui tourne par des équivoques étudiées l'esprit à de sales pensées, et Molière, le fidèle interprète de sa naïveté, tâche de faire comprendre par ses postures ce que cette pauvre naïve n'ose exprimer par ses paroles. Sa *Critique* est un commentaire pire que le texte et un supplément de malice à l'ingénuité de son Agnès; et, confondant enfin l'hypocrisie avec l'impiété, il a levé le masque à sa fausse dévote et l'a rendue publiquement impie et sacrilège.

Je sais que l'on ne tombe pas tout d'un coup dans l'athéisme : on ne descend que par degrés dans cet abîme... L'impie... insinue d'abord quelque proposition libertine; il corrompt les mœurs et raille ensuite les mystères; il tourne en ridicule le paradis et l'enfer; il dénie la dévotion sous le nom d'hypocrisie; il prend Dieu à partie et fait gloire de son impiété à la vue de tout un peuple.

C'est par ces degrés que Molière a fait monter l'athéisme sur le théâtre; et, après avoir répandu dans les âmes ces poisons funestes qui étouffent la pudeur et la honte; après avoir pris soin de former des coquettes et de donner aux filles des instructions dangereuses; après des *Ecoles* fameuses d'impuretés, il en a tenu d'autres pour le libertinage; et il marque visiblement dans toutes ses pièces le caractère de son esprit; il se moque également du paradis et de l'enfer et croit justifier suffisamment ses railleries

en les faisant sortir de la bouche d'un étourdi ; *Ces paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle.* Et, voyant qu'il choquait toute la Religion et que tous les gens de bien lui seraient contraires, il a composé son *Tartuffe* et a voulu rendre les dévots des ridicules et des hypocrites; il a cru qu'il ne pouvait défendre ses maximes qu'en faisant la satire de ceux qui les pouvaient condamner. Certes, c'était bien à faire à Molière de parler de la dévotion, avec laquelle il a si peu de commerce et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni par théorie. L'hypocrite et le dévot ont une même apparence, ce n'est qu'une même chose dans le public, il n'y a que l'intérieur qui les distingue et afin de ne point laisser d'équivoque et d'ôter tout ce qui peut confondre le bien et le mal, il devait faire voir ce que le dévot fait en secret aussi bien que l'hypocrite. Le dévot jeûne, pendant que l'hypocrite fait bonne chère; il se donne la discipline et mortifie ses sens, pendant que l'autre s'abandonne aux plaisirs et se plonge dans le vice et la débauche à la faveur des ténèbres. L'homme de bien soutient la chasteté chancelante et la relève lorsqu'elle est tombée, au lieu que l'autre, dans l'occasion, tâche de la séduire ou à profiter de sa chute. Et comme d'un côté Molière enseigne à corrompre la pudeur, il travaille de l'autre à lui ôter tous les secours qu'elle peut recevoir d'une véritable et solide piété.

Son avarice ne contribue pas peu à réchauffer sa veine contre la Religion. *Je connais son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.* Il sait que les choses défendues irritent le désir et il sacrifie hautement à ses intérêts tous les devoirs de la piété : c'est ce qui lui fait porter avec audace la main au sanctuaire, et il n'est point honteux de laisser tous les jours la patience d'une grande Reine (1), qui est toujours en peine de faire réformer ou supprimer ses ouvrages. Il est vrai que la foule est grande à ses pièces et que la curiosité y attire du monde de toutes parts; mais les gens de bien les regardent comme des prodiges; ils s'y arrêtent de même qu'aux éclipses et aux comètes, parce que c'est une chose inouïe en France de jouer la religion sur un théâtre; et Molière a très mauvaise raison de dire qu'il n'a fait que traduire cette pièce de l'italien et la mettre en français; car je pourrais lui repartir que ce n'est point là notre coutume ni celle de l'Espagne, L'Italie a des vices et des libertés que la France ignore; et ce royaume très chrétien a cet avantage sur tous les autres qu'il s'est toujours maintenu dans la pureté de la foi et dans un respect inviolable de ses mystères... Où en serions-nous, si Molière voulait faire des versions de tous les mauvais livres italiens et s'il introduisait dans Paris toutes les pernicieuses coutumes des pays étrangers? Et de même qu'un homme qui se noie se prend à tout, il ne se soucie pas de mettre en compromis l'honneur de l'Eglise pour se sauver, et il semble à l'entendre parler qu'il ait un bref particulier du pape pour jouer des pièces ridicules et que M. le Légat ne soit venu en France que pour lui donner son approbation (2).

Je n'ai pu m'empêcher de voir cette pièce aussi bien que les autres et je m'y suis laissé entraîner par la foule d'autant plus librement que Molière se plaint qu'on le condamne sans le connaître et que l'on censure ses pièces sans les avoir vues. Mais je trouve que sa plainte est aussi injuste que sa comédie est pernicieuse; que sa farce, après l'avoir bien considérée, est vraiment *diabolique* et vraiment *diabolique est son cerveau*, et que rien n'a jamais paru de plus impie, même dans le paganisme... Auguste fit mourir un bouffon qui avait fait raillerie de Jupiter et défendu aux femmes d'assister à des comédies plus modestes que celles de Molière. Théodose condamna aux bêtes des farceurs qui tournaient en dérision nos cérémonies; et néanmoins cela n'approche point de l'emportement de Molière et il serait difficile d'ajouter quelque chose à tant de crimes dont sa pièce est remplie. C'est là que l'on peut dire que l'impiété et le libertinage se présentent à tous moments à l'imagination : une religieuse débauchée et dont l'on publie la prostitution; un pauvre à qui on donne l'aumône à condition de renier Dieu; un libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre; un enfant qui se moque de son père et qui souhaite sa mort; un impie qui raille le ciel et qui se rit de ses foudres; un athée qui réduit toute la foi à deux et deux sont quatre et quatre et quatre sont huit; un extravagant qui raisonne grotesquement de Dieu et qui par sa chute affectée casse le nez à ses arguments;

(1) La reine mère.

(2) Allusion au passage où Molière rappelle que le légat n'a point été choqué du *Tartuffe*.

VOYAGES PÈLERINAGES

En Pullman-car, prix réduits

Dolomites : 15 sept. — Bretagne : 23 sept.

LOURDES : 2, 15, 27 septembre

Toute l'ITALIE : (18 jours) 12 sept.

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. du Mont Kimmel, BRUXELLES - Téléphones 37 58 22

VOYAGES EN GROUPE A FORFAIT PELERINAGES EXCURSIONS EN AUTO-CAR CROISIÈRES - BILLETS CHEMINS DE FER

Devis gratuits : **Voyages UTO** (Union Ticket Office Jos. Bogaerts)

Adr. télég. : Tickets Anvers

46, avenue de Keyser, ANVERS

Téléphones : 214.41, 290.42

A. DE MIDDELAER

Reg. du Comm. de
Bruxelles, n° 177.44

Téléph. : 11.67.84
11.32.96

C. C. P. : 158.90

94, rue Haute, BRUXELLES

Spécialité d'articles de bâtiments

Crosses, Crémones, Poignées de portes, Plaques à lettres,
Ameublement, Serrurerie, Cuivres, Menottes.

86^A, rue Haute, BRUXELLES

Quincaillerie, Cuivres, Fournitures pour tapissiers
Outillage complet pour menuisiers, ébénistes, carrossiers,
serruriers, maçons, ardoisiers, plafonneurs, etc.

1045

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

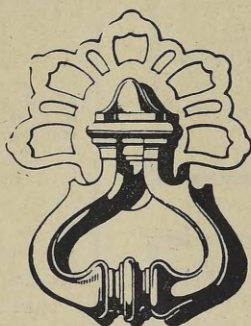
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART



142, RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS :

31 LONGUE RUE DES CLAIRES (MIEUX)
ET A LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS : 24, R. D'ALBANIE

Banque de Placements Hypothécaires s. a.
 LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 83 Siège social: ANVERS rue d'Arenberg, 19 BRUXELLES Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET
BONS DE CAISSE 4 % NET
 garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

Caisse Hypothécaire Anversoise
 Société Anonyme — Fondée en 1881 — Register du Commerce d'Anvers n° 1158
CAPITAL : frs. 40,000,000
RESERVES : frs. 60,811,975,51
FONDS SOCIAL : frs 100.811.975,51

Siège Social : ANVERS Siège de Bruxelles
 35, rue des Tanneurs - 24 place de Meir 44, Boulevard du Régent, 44
 Tél. N° 302.30-302.31 Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

SUCOURSALÉ DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
 Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %
 Caisse d'Épargne Intérêts 3.80 % à 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

LÉON LIBERT Agent de change agréé

RUE GUIMARD, 9
 à BRUXELLES

Maison fondée en 1912 Téléphones 11.95.02 11.95.04

ORDRES DE BOURSE
 Placements capitaux. Reports.
 Prêts hypothécaires

1068

Caisse Urbaine et Rurale
 SOCIÉTÉ ANONYME
 Capital Frs. 10.000.000
ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 26
 Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang
OPÉRATIONS DE BOURSE
COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS
 Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1026

LA ROYALE BELGE
 Société anonyme d'assurances sur la Vie et contre les Accidents
 Fondée en 1853
 Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL
 Adresse télégraphique : Royabélass Téléphones : 12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :
68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

ÉDITIONS CASTERMAN, TOURNAI

Bibliothèque de Prédication.

DICTIONNAIRE D'EXEMPLES
 à l'usage
 des Prêtres et Religieux

Recueil de faits tirés de la Sainte Écriture de la Vie des Saints et autres sources authentiques de l'Histoire, classés méthodiquement par le R. P. A. SCHERER, de l'ordre de Saint-Benoît

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
 par le R. P. LAMPERT, O. S. B., docteur en théologie et plusieurs pères de l'abbaye de Fischel.

5 vol. gr. in-8° de 700 à 800 pages chacun.

Déjà parus : Tomes I et II.
 Vient de paraître : Tome III.

PRIX DE SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE COMPLET : 300 FRANCS

(Les tomes I, II et III sont envoyés immédiatement; le tome IV, dès sa parution, fin 1932 et le tome V, au début de 1933. Ces volumes se vendent séparément au prix de 70 francs.)

C'EST LE TRAVAIL LE PLUS COMPLET QUI AIT ÉTÉ RÉALISÉ EN CETTE IMPORTANTE MATIÈRE

Pages-spécimens sur demande et tous renseignements aux
ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN
 TOURNAI 28, rue des Seurs-Noires.

F. LIMPENS & C^{IE}
 INGÉNIEURS CIVILS
 71, rue Bara, BRUXELLES Téléphone : 21,36,15
 24, Longue rue du Vanneau, ANVERS Tél. 317,89

Chauffage Belge
B.L. CHAUFFAGE CENTRAL

748

un valet infâme, fait au badinage de son maître, dont toute la créance aboutit au Moine-Bourru : *car, pourvu que l'on croie au Moine-Bourru, tout va bien, le reste n'est que bagatelle*; un démon qui se mêle dans toutes les scènes et qui répand sur le théâtre les plus noires fumées de l'enfer; et enfin un Molière pire que tout cela, habillé en Sganarelle, qui se moque de Dieu et du diable, qui joue le ciel et l'enfer, qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice, qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est censeur et athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et démon tout ensemble : *un diable incarné*, comme lui-même se définit. Et cet homme de bien appelle cela corriger les mœurs des hommes en les divertissant, donner des exemples de vertu à la jeunesse, réprimer galamment les vices de son siècle, traiter sérieusement les choses saintes, et couvre cette belle morale d'un feu de théâtre, d'un foudre imaginaire et aussi ridicule que celui des Jupiter, dont Tertullien raille si agréablement, et qui, bien loin de donner de la crainte aux hommes, ne pouvait pas chasser une mouche ni faire peur à une souris. En effet, ce prétendu foudre apprête un nouveau sujet de risée aux spectateurs et ce n'est qu'une occasion à Molière pour braver en dernier ressort la justice du ciel avec une âme de valet intéressée, en criant : *Mes gages, mes gages*; car voilà le dénouement de la farce. Ce sont les beaux et généreux mouvements qui mettent fin à cette galante pièce, et je ne vois pas en tout cela où est l'esprit, puisqu'il avoue lui-même qu'il n'est rien plus facile que de se gaudir sur des grands sentiments, de dire des injures aux dieux et de cracher contre le ciel.

Il y a quatre sortes d'impies qui combattent la divinité : les uns déclarés, qui attaquent hautement la majesté de Dieu avec le blasphème dans la bouche; les autres cachés, qui l'adorent en apparence et qui le nient dans le fond du cœur; il y en a qui croient en Dieu par manière d'acquiescement et qui, le faisant ou aveugle ou impuissant, ne le craignent pas; les derniers, enfin, plus dangereux que tous les autres, ne défendent la religion que pour la détruire, en en affaiblissant malicieusement les preuves, ou en ravalant adroitement la dignité de ses mystères. Ce sont ces quatre sortes d'impies que Molière a étalées dans sa pièce et qu'il a partagées entre le maître et le valet. Le maître est athée et hypocrite, et le valet est libertin et malicieux. L'athée se met au-dessus de toutes choses et ne croit point de Dieu; l'hypocrite garde les apparences et au fond il ne croit rien; le libertin a quelque sentiment de Dieu, mais il n'a point de respect pour ses ordres ni de crainte pour ses foudres; et le malicieux raisonne faiblement et traite avec bassesse et en ridicule les choses saintes : voilà ce qui compose la pièce de Molière. Le maître et le valet jouent la divinité différemment : le maître attaque avec audace et le valet défend avec faiblesse; le maître se moque du ciel et le valet se rit du foudre qui le rend redoutable; le maître porte son insolence jusqu'au trône de Dieu, et le valet donne du nez en terre et devient canus avec son raisonnement; le maître ne croit rien et le valet ne croit que le Moine-Bourru; et Molière ne peut parer au juste reproche qu'on lui peut faire d'avoir mis la défense de la religion dans la bouche d'un valet impudent, d'avoir exposé la foi à la risée publique et donné à tous ses auditeurs des idées du libertinage et de l'athéisme, sans avoir eu soin d'en effacer les impressions. Et où a-t-il trouvé qu'il fût permis de mêler les choses saintes avec les profanes, de confondre la créance des mystères avec celle du Moine-Bourru, de parler de Dieu en bouffonnant et de faire une farce de la Religion? Il devait pour le moins susciter quelque acteur pour soutenir la cause de Dieu et défendre sérieusement ses intérêts; il fallait réprimer l'insolence du maître et du valet et réparer l'outrage qu'ils faisaient à la majesté divine; il fallait établir par de solides raisons les vérités qu'il discréditait par des railleries; il fallait étouffer les mouvements d'impiété que son athée fait naître dans les esprits. Mais le foudre? Le foudre est un foudre en peinture, qui n'offense point le maître et qui fait rire le valet; et je ne crois pas qu'il fût à propos, pour l'édification de l'auditeur, de se gaudir du châtement de tant de crimes, ni qu'il y eût sujet à Sganarelle de railler en voyant son maître foudroyé : puisqu'il était le complice de ses crimes et le ministre de ses infâmes plaisirs.

Molière devrait rentrer en lui-même et considérer qu'il est très dangereux de se jouer à Dieu, que l'impiété ne demeure jamais impunie et que, si elle échappe quelquefois aux feux de la terre, elle ne peut éviter ceux du ciel; qu'un abîme attire un autre abîme et que les foudres de la justice divine ne ressemblent pas à ceux du théâtre. Ou, pour le moins, s'il a perdu tout respect pour le ciel

(ce que pieusement je ne veux point croire), il ne doit pas abuser de la bonté d'un grand Prince ni de la piété d'une Reine si religieuse, à qui il est à charge et dont il fait gloire de choquer les sentiments. L'on sait qu'il se vante hautement qu'il fera paraître son *Tartuffe* d'une façon ou d'autre; et le déplaisir que cette grande Reine en a témoigné n'a pu faire impression sur son esprit, ni mettre de bornes à son insolence. Mais, s'il lui restait encore quelque ombre de pudeur, ne lui serait-il pas fâcheux d'être en butte à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit de tous les prédicateurs et d'entendre toutes les langues que le Saint-Esprit anime déclamer contre lui dans les chaires et condamner publiquement ses nouveaux blasphèmes? Et que peut-on espérer d'un homme qui ne peut être ramené à son devoir ni par la considération d'une Princesse si vertueuse et si puissante, ni par les intérêts de l'honneur, ni par les motifs de son propre salut?

Certes Molière n'est-il pas digne de pitié ou de risée, et n'y a-t-il pas sujet de plaindre son aveuglement ou de rire de sa folie, lorsqu'il dit qu'il lui est très fâcheux d'être exposé aux reproches des gens de bien, que cela est capable de lui faire tort dans le monde et qu'il a intérêt de conserver sa réputation; puisque la vraie gloire consiste dans la vertu et qu'il n'y a point d'honnête homme que celui qui craint Dieu et édifie le prochain. C'est à tort qu'il se glorifie d'une vaine réputation et qu'il se flatte d'une fausse estime que les coupables ont pour leurs compagnons et leurs complices. Le brouhaha du parterre n'est pas toujours une marque de l'approbation des spectateurs; l'on rit plutôt d'une sottise que d'une bonne chose; et s'il pouvait pénétrer dans le sentiment de tous ceux qui font foule à ses pièces, il connaîtrait que l'on n'approuve pas toujours ce qui divertit et ce qui fait rire. Je ne vis personne qui eût mine d'honnête homme sorti satisfait de sa comédie. La joie s'était changée en horreur et en confusion, à la réserve de quelques jeunes étourdis, qui criaient tout haut que Molière avait raison, que la vie des pères était trop longue pour le bien des enfants, que ces bonnes gens étaient effroyablement importuns avec leurs remontrances et que l'endroit du fauteuil était merveilleux. Les étrangers mêmes en ont été très scandalisés, jusque-là qu'un ambassadeur ne put s'empêcher de dire qu'il y avait bien de l'impiété dans cette pièce. Un marquis, après avoir embrassé Molière et l'avoir appelé cent fois l'inimitable, se tournant vers l'un de ses amis, lui dit qu'il n'avait jamais vu un plus mauvais bouffon, ni une farce plus pitoyable; et je connus par là que le marquis jouait quelquefois Molière, de même que Molière raille quelquefois le marquis. Il me fâche de ne pouvoir exprimer l'action d'une dame qui était priée par Molière de lui dire son sentiment : *Voire figure*, lui répondit-elle, *baisse la tête, et moi, je la secoue*, voulant dire que ce n'était rien qui vaille. Et enfin, sans m'ériger en castiste, je ne crois pas faire un jugement téméraire d'avancer qu'il n'y a point d'homme si peu éclairé des lumières de la foi qui, ayant vu cette pièce ou qui sachant ce qu'elle contient, puisse soutenir que Molière, dans le dessein de la jouer, soit capable de la participation des sacrements, qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation publique, ni même qu'il soit digne de l'entrée de l'église, après les anathèmes que les conciles ont fulminés contre les auteurs de spectacles impudiques ou sacrilèges...

... Nous avons l'obligation aux soins de notre glorieux et invincible monarque d'avoir nettoyé ce royaume de la plupart des vices qui ont corrompu les mœurs des siècles passés... Le zèle de ce grand Roi n'a point donné de relâche ni de trêve à l'impiété... il l'a reléguée dans les enfers, où elle a pris son origine. Et néanmoins, malgré tous les soins de ce grand Prince, elle retourne aujourd'hui comme en triomphe dans la ville capitale de ce royaume; elle monte avec impudence sur le théâtre; elle enseigne publiquement ses détestables maximes et répand partout l'horreur du sacrilège et du blasphème. Mais nous avons tout lieu d'espérer que le même bras qui est l'appui de la religion abattra tout à fait ce monstre et confondra à jamais son insolence...

LA TROUPE DE MOLIERE, TROUPE DU ROI

LA GRANGE. — « REGISTRE. » (Extrait.)

Vendredi 14 août [1665], la troupe alla à Saint-Germain-en-Laye; le Roi dit au sieur de Molière qu'il voulait que la troupe dorénavant lui appartînt et la demanda à Monsieur. Sa Majesté donna en même temps six mille livres de pension à la troupe,

qui prit congé de Monsieur, lui demanda la continuation de sa protection et prit ce titre : *La Troupe du Roi, au Palais Royal* (1).

MORT ET FUNÉRAILLES DE MOLIÈRE

LA GRANGE, — « REGISTRE ». (*Extrait*)

[Février 1673]

Du vendredi 17. *Malade imaginaire* 1219 livres.
part 39 livres.

Ce même jour, après la comédie, sur les dix heures du soir, M. de Molière mourut dans sa maison, rue de Richelieu, ayant joué le rôle dudit malade imaginaire, fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine qui lui causait une grande toux, de sorte que, dans les grands efforts qu'il fit pour cracher, il se rompit une veine dans le corps et ne vécut pas demi-heure ou trois quarts d'heure depuis ladite veine rompue. Son corps est enterré à Saint-Joseph, aide (2) de la paroisse Saint-Eustache. Il y a une tombe élevée d'un pied hors de terre.

REQUÊTE A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Du 17 février 1673.

A Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Archevêque de Paris.

Supplie humblement Elisabeth-Claire-Grésinde Béjard, veuve de feu Jean-Baptiste Poquelin de Molière, vivant valet de chambre et tapissier du Roi et l'un des comédiens de sa troupe, et, en son absence, Jaan Aubry son beau-frère;

disant que, vendredi dernier dix-septième du présent mois de février mil six cent soixante-treize, sur les neuf heures du soir, le dit feu sieur de Molière s'étant trouvé mal de la maladie dont il décéda environ une heure après, il voulut dans le moment témoigner des marques de repentir de ses fautes et mourir en bon chrétien; à l'effet de quoi avec instances il demanda un prêtre pour recevoir les sacrements, et envoya par plusieurs fois son valet et servante à Saint-Eustache, sa paroisse, lesquels s'adressèrent à Messieurs Lenfant et Lechat, deux prêtres habitués en ladite paroisse, qui refusèrent plusieurs fois de venir; ce qui obligea le sieur Jean Aubry d'y aller lui-même pour en faire venir; et de fait fit lever le nommé Paysant, aussi prêtre habitué audit lieu; et comme toutes ces allées et venues tardèrent plus d'une heure et demie, pendant lequel temps ledit feu Molière décéda et ledit sieur Paysant arriva comme il venait d'expirer; et comme ledit sieur Molière est décédé sans avoir reçu le sacrement de confession, dans un temps où il venait de représenter la comédie, M. le curé de Saint-Eustache lui refuse la sépulture, ce qui oblige la suppliante vous présenter la présente requête pour lui être sur ce pourvu.

Ce considéré, Monseigneur, et attendu ce que dessus, et que ledit défunt a demandé auparavant que de mourir un prêtre pour être confessé, qu'il est mort dans le sentiment d'un bon chrétien, ainsi qu'il a témoigné en présence de deux dames religieuses demeurant en la même maison, d'un gentilhomme nommé M. Couton, entre les bras de qui il est mort, et de plusieurs autres personnes; et que M. Bernard, prêtre habitué en l'église Saint-Germain, lui a administré les sacrements à Pâque dernier, il vous plaise, de grâce spéciale, accorder à ladite suppliante que son dit feu mari soit inhumé et enterré dans la dite Saint-Eustache sa paroisse, dans les voies ordinaires et accoutumées, et ladite suppliante continuera les prières à Dieu pour votre prospérité et santé, et ont signé.

Ainsi signé : LE VASSEUR et AUBRY, avec paraphe.

Et au-dessous est écrit ce qui ensuit :

Renvoyé au sieur abbé de Benjamin, notre official, pour informer des faits contenus en la présente requête, pour, information à nous rapportée, être enfin ordonné ce que de raison.

Fait à Paris, dans notre palais archiépiscopal, le vingtième février mil six cent soixante-treize.

Signé : Archevêque de Paris.

(1) Cela semble la réponse du Roi aux attaques des ennemis de Molière et à cette demande de punition que nous venons de lire.

(2) Chapelle (et cimetière) de secours de cette paroisse.

Vu ladite requête, ayant aucunement égard aux preuves résultantes de l'enquête faite par mon ordonnance. Nous avons permis au sieur curé de Saint-Eustache de donner la sépulture ecclésiastique au corps de défunt Molière dans le cimetière de la paroisse, à condition néanmoins que ce sera sans aucune pompe et avec deux prêtres seulement et hors des heures du jour et qu'il ne se fera aucun service solennel pour lui ni dans ladite paroisse Saint-Eustache ni ailleurs, même dans aucune église des réguliers, et que notre présente permission sera sans préjudice aux règles du rituel de notre Eglise, que nous voulons être observées selon leur forme et teneur. Donné à Paris, ce vingtième février mil six cent soixante-treize.

Ainsi signé : Archevêque de Paris.

Et au-dessous : par Monseigneur, MORANGE, avec paraphe.

Collationné en son original en papier; ce fait, rendu par les notaires au Châtelet de Paris soussignés, le vingt et unième mars mil six cent soixante-treize.

LEVASSEUR.

RÉCIT ANONYME DES OBSÈQUES.

Pour M. Boyvin, prêtre, docteur en théologie à Saint-Joseph.

Mardi, 21 février 1673, sur les neuf heures du soir, l'on a fait le convoi de Jean-Baptiste Poquelin Molière, tapissier-valet de chambre, illustre comédien, sans autre pompe sinon de trois ecclésiastiques; quatre prêtres ont porté le corps dans une bière de bois couverte du poêle des tapissiers; six enfants bleus portant six cierges dans six chandeliers d'argent; plusieurs laquais portant des flambeaux de cire allumés. Le corps, pris rue de Richelieu, devant l'hôtel de Crussol, a été porté au cimetière de Saint-Joseph et enterré au pied de la croix.

Il y avait grande foule de peuple, et l'on a fait distribution de mille à douze cents livres aux pauvres qui s'y sont trouvés, à chacun cinq sols. Ledit Molière était décédé le vendredi au soir, 17 février 1673. M. l'Archevêque avait ordonné qu'il fût ainsi enterré sans aucune pompe et même défendu aux curés et religieux de faire aucun service pour lui.

Néanmoins, l'on a ordonné quantité de messes pour le défunt.

ÉPITAPHES DIVERSES (1)

LA FONTAINE

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y git.
Leur trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long terme, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

BOURSAULT

Melpomène à la Renommée.

Depuis combien de temps la fidèle Thalie
Dans un habit lugubre est-elle ensevelie,
Le front ceint de cyprès, les yeux baignés de pleurs,
Sans qu'un autre Molière apaise sa douleur?
Dans les siècles passés, comme au siècle où nous sommes,
La Nature était lente à faire de grands hommes;
Et l'aimable Thalie a longtemps à pleurer
Avant que son malheur se puisse réparer.

PIÈCES DIVERSES A L'OCCASION DE SA MORT

LE P. BOUHOURS

Ornement du théâtre, incomparable acteur,
Charmant poète, illustre auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des marquis l'esprit extravagant;
C'est toi qui par tes mômeries
A réprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.

(1) On en a publié un grand nombre. Nous n'en citons ici que quelques-unes, d'amis et d'ennemis.

Ta muse, en jouant l'hypocrisie,
A redressé les faux dévots;
La Précieuse, à tes bons mots,
A reconnu son faux mérite;
L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard qui tout admire
N'ont pas lu tes écrits en vain :

Tous deux s'y sont instruits, en ne pensant qu'à rire.
Enfin, tu réformas et la ville et la cour.
Mais quelle fut ta récompense!
Les Français rougirent un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un comédien

Qui mit à les polir son art et son étude;
Mais Molière, à ta gloire, il ne manquerait rien.
Si, parmi leurs défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais répris de leur ingratitude.

MOLIÈRE AU RANG DES ILLUSTRES

CHARLES PERRAULT.

« JEAN-BAPTISTE-POQUELIN DE MOLIÈRE » (1).

Molière naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge et de son goût et prit la résolution de former une troupe de comédiens, pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son père, bon bourgeois de Paris et tapissier du roi, fâché du parti que son fils avait pris, le fit solliciter par tout ce qu'il avait d'amis de quitter cette pensée, promettant, s'il voulait revenir chez lui, de lui acheter une charge telle qu'il la souhaiterait, pourvu qu'elle n'excédât pas ses forces. Ni les prières ni les remontrances de ses amis, soutenues de ces promesses, ne purent rien sur son esprit. Ce bon père lui envoya ensuite le maître chez qui il l'avait mis en pension pendant les premières années de ses études, espérant que, par l'autorité que ce maître avait eue sur lui pendant ces temps-là, il pourrait le ramener à son devoir. Mais, bien loin que le maître lui persuadât de quitter la profession de comédien, le jeune Molière lui persuada d'embrasser la même profession et d'être le Docteur de leur comédie, lui ayant représenté que le peu de latin qu'il savait le rendrait capable d'en bien faire le personnage et que la vie qu'il mènerait serait plus agréable que celle d'un homme qui tient des pensionnaires.

Sa troupe étant formée, il alla jouer à Béziers, et de là à Lyon, où, ayant plu au Prince de Conti qui, jeune alors et non encore dans les sentiments de piété qu'il l'ont porté à écrire si solidement et si chrétiennement contre la comédie, les prit pour ses comédiens et leur donna des appointements. De là ils vinrent à Paris, où ils jouèrent devant le Roi et toute la Cour. Il est vrai que la troupe ne réussit pas cette première fois; mais Molière fit un compliment au Roi, si spirituel, si délicat et si bien tourné, et joua si bien son rôle dans la petite comédie qu'il donna ensuite de la grande, qu'il emporta tous les suffrages et obtint la permission de jouer à Paris. Il satisfait fort le public, surtout par les pièces de sa composition, qui, étant d'un genre tout nouveau, attirèrent une grande affluence de spectateurs.

Jusque-là, il y avait eu de l'esprit et de la plaisanterie dans nos comédies; mais il y ajouta une grande naïveté, avec des images si vives des mœurs de son siècle et des caractères si bien marqués que les représentations semblaient moins être des comédies que la vérité même; chacun s'y reconnaissait, et plus encore son voisin, dont on est plus aise de voir les défauts que les siens propres. On y prit un plaisir singulier; et même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Molière avait remarqué que les Français avaient deux défauts bien considérables: l'un, que presque tous les jeunes gens avaient du dégoût pour la profession de leurs pères, et que ceux qui n'étaient que bourgeois voulaient vivre en gentilshommes et ne rien faire, ce qui ne manque point de les ruiner en peu de temps; et l'autre, que les femmes avaient une violente inclination à devenir, ou du moins à paraître savantes; ce qui ne s'accorde point avec

l'esprit du mariage, si nécessaire pour conserver le bien dans les familles. Il s'attacha à jeter du ridicule sur ces deux vices; ce qui a eu un effet beaucoup au delà de tout ce qu'on pouvait en espérer. Il composa deux pièces contre le premier de ces désordres, dont l'une est intitulée *Le Bourgeois gentilhomme* et l'autre, *Le Marquis de Pourceaugnac*. Il y a apparence que les jeunes gens en profitèrent; du moins s'aperçut-on que les airs outrés de cavalier qu'ils se donnaient diminuèrent à vue d'œil. Contre le défaut qui regarde les femmes, il fit aussi deux comédies, l'une intitulée *Les Précieuses ridicules*, l'autre, *Les Femmes savantes*. Ces comédies firent tant de honte aux dames qui se piquaient trop de bel esprit, que toute la nation des Précieuses s'éteignit en moins de quinze jours; ou du moins, elles se déguisèrent si bien là-dessus qu'on n'en trouva plus ni à la Cour ni à la ville; et même depuis ce temps-là, elles ont été plus en garde contre la réputation de savantes et de précieuses que contre celles de galantes et de déréglées.

Il fit aussi deux comédies contre les hypocrites et les faux dévots: savoir, *le Festin de Pierre*, pièce imitée sur celle des Italiens du même nom, et *le Tartuffe*, de son invention. Cette pièce lui fit des affaires parce qu'on en faisait des applications à des personnes de grande considération, et aussi parce qu'on prétendit que, la vertu et le vice en cette matière se prenant aisément l'un pour l'autre, le ridicule tombait presque également sur tous les deux et donnait lieu de se moquer des personnes de piété et de leurs remontrances. Cependant, après quelques obstacles qui furent levés aussitôt, il eut permission entière de la jouer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais médecins par deux pièces fort comiques, dont l'une est *le Médecin malgré lui* et l'autre, *le Malade imaginaire*. On peut dire qu'il se méprit un peu dans cette dernière pièce et qu'il ne se contenta pas dans les bornes du pouvoir de la comédie; car, au lieu de se contenter de blâmer les mauvais médecins, il attaqua la médecine en elle-même, la traita de science frivole et posa pour principe qu'il est ridicule à un homme d'en vouloir guérir un autre. La comédie s'est toujours moquée des rodomonts et de leurs rodomontades, mais jamais elle n'a raillé ni les vrais braves ni la vraie bravoure; elle s'est réjouie des pédants et de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâmé ni les savants ni les sciences. Suivant cette règle, il n'a pu trop maltraiter les charlatans et les ignorants médecins; mais il devait en demeurer là et ne pas tourner en ridicule les bons médecins, que l'Écriture même nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit, depuis les anciens poètes grecs et latins, qu'il a égalés et peut-être surpassés dans le comique, aucun autre n'a eu tant de talent ni de réputation.

Il mourut le 23 février de l'année 1673, âgé de cinquante-deux ou cinquante-trois ans. Il a ramassé en lui seul tous les talents nécessaires à un comédien. Il a été si excellent acteur pour le comique, quoique très médiocre pour le sérieux, qu'il n'a pu être imité que très imparfaitement par ceux qui ont joué son rôle après sa mort. Il a aussi entendu admirablement les habits des acteurs, en leur donnant leur véritable caractère; et il a en encore le don de leur distribuer si bien les personnages et de les instaurer si parfaitement, qu'ils semblaient moins des acteurs de comédie que les vraies personnes qu'ils représentaient.

GUSTAVE MICHAUX,
Professeur à la Sorbonne.

François Mauriac

Il n'est pas trop tard pour parler du *Nœud de vipères*, que tout le monde a lu; il ne l'est jamais pour commenter un beau livre, dont la vie ne sera pas éphémère.

Beau livre? Evidemment, il faut s'entendre. Certains lecteurs n'admettront pas ce qualificatif pour un roman qui n'est pas récréatif ou, comme ils disent, pas amusant. Disons que c'est un livre fort, un livre profond, qui incite à réfléchir, qui, par la représentation de la vie d'une famille catholique — vie sans amour et sans joie, mais hélas, trop souvent réelle — tend à redres-

(1) Dans *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle* (1696).

er la conception que beaucoup de pratiquants se font de leur religion. Le christianisme n'est pas un formalisme de rites et de sacrements qui, une fois accompli, nous rend quittes de nos obligations envers Dieu; il est une conviction qui doit englober et imbuir tous les actes de la vie.

Voilà, semble-t-il, le grand enseignement qui se dégage de cette tragédie.

Tragique, en effet, cette haine sournoise qu'un père de famille couve contre sa femme et ses enfants, parce que, tout chrétiens qu'ils se prétendent, ils ne l'aiment pas et qu'ils ne pensent qu'à s'assurer la grande fortune qui sera leur héritage.

Aussi, le père manigance-t-il de frustrer complètement leur espoir. Des combinaisons sûres, que sa profession d'avocat lui suggère, feront passer tout son bien à un fils naturel. Les enfants ne doutant plus de ce qui se prépare, espionnent ses démarches et ses opérations; ils songent même à le faire interdire ou interner. Mais lui, toujours aux écoutes de leurs conversations, est au courant de leurs projets; il déjouera leurs manœuvres et fourbit à son tour ses armes dans le silence.

C'est une lutte passionnée et atroce, quoique cachée, autour d'un gros magot à sauver pour l'un, à conquérir pour les autres. Un vrai nœud de vipères, cette famille où grouillent l'avarice, la cupidité, l'esprit de vengeance, l'hypocrisie. Les vipères entortillent aussi le cœur du père, qui prend en horreur la religion de sa famille et s'estime, au fond, plus honnête que ses pharisiens d'enfants. Il est un monstre cependant, lui, qui empoisonne la vie de son entourage; il se repaît de sa haine et savoure à l'avance les déceptions qu'il ménage aux siens.

Tout cela forme un spectacle qui n'a rien de réjouissant. Mais l'horreur en est rendue vraisemblable par l'ensemble des circonstances qui entourent l'intrigue centrale. Le talent de Mauriac réussit à dresser cette réalité dans toute sa laideur, à la tourner et retourner, pour faire voir tous les aspects d'un caractère, comme Racine fait de Néron ou Molière d'Harpagon.

Mauriac est ici dans son domaine: il excelle à disséquer les âmes méchantes et hypocrites. Faut-il lui en faire un grief? Racine, Molière, Balzac, Flaubert n'étaient pas des optimistes non plus dans leur exploration du cœur humain.

Mais encore, il leur arrivait, sauf peut-être à Flaubert, d'en montrer les beaux côtés; leur vision du monde était plus complète. Celle de Mauriac est réelle, mais unilatérale. La vertu n'apparaît jamais à ses yeux sans mélange de scories. Le chrétien, pour Mauriac, c'est l'homme qui se confesse de peccadilles, et qui passe sa vie à prendre le contrepied de toutes les béatitudes. Le mot est consigné (p. 141) par le héros du *Nœud de vipères* dans le journal destiné à sa femme; mais n'est-ce pas Mauriac qui, ici comme ailleurs, s'exprime par sa plume? De fait, les saints sont rares. Que le chrétien qui ne se reconnaît pas plus ou moins dans cette satire lui jette la première pierre!...

Lui reprocherons-nous que son personnage, à la fin, ne se convertisse pas tout à fait et que la mort ne lui laisse pas le temps d'embrasser une vérité qu'il entrevoyait? Mais un roman ne doit pas nécessairement bien finir. Que cet homme reconnaisse ses erreurs ou non, que ses enfants réussissent ou non à garder l'héritage, la leçon du livre est dans le fait que le père s'est rendu pitoyablement malheureux en haïssant les siens, qu'il a été son propre bourreau en refusant à Dieu de régner sur lui et sur sa famille. Intensifiez l'esprit chrétien dans cette maison si désunie, et le drame n'aurait pas éclaté. La valeur apologétique du roman est là, sans qu'il faille, par un revirement un peu forcé, faire avouer au coupable l'erreur de sa vie.

Si le fond du livre est solide, si la pensée chrétienne y est beaucoup plus ferme que dans tel autre roman de Mauriac, le talent de l'auteur éclate dans toute sa maîtrise, quand il évoque la vie

de province. Il vous plonge dans l'atmosphère d'une famille bordelaise et, à tout instant, on se dit: « Comme c'est bien la vie! » Tous ces menus traits, en se groupant, créent un monde, ou plutôt le ressuscitent, car c'est de l'observation qu'il sort tout entier.

Ajoutez le style, le dessin ferme qui, en quelques traits bien choisis, donne l'impression voulue. Peu de lignes lui suffisent à décrire une chambre à coucher d'une pension de famille:

« Je me reposai dans un grand calme. Pourtant, la porte vitrée, voilée de brise-bise salis, enlevait à cette chambre toute intimité. Plusieurs petites moulures du bois de lit Henri II étaient décollées et réunies avec soin dans un vide-poche de bronze doré qui ornait la cheminée. Des gerbes de taches s'épalaient sur le papier moiré et brillant des murs. Même avec la fenêtre ouverte, l'odeur de la pompeuse table de nuit, au dessus de marbre rouge, emplissait la pièce. Un tapis à fond moutarde recouvrait la table. Cet ensemble me plaisait comme un raccourci de la laideur et de la prétention humaine ».

Balzac se serait acharné à décrire ce réduit en cinq pages bien fournies. Mauriac se contente de l'essentiel; nous devinons le reste.

Il serait facile de multiplier les exemples. Mais j'en ai dit assez pour conclure à la haute valeur morale et littéraire d'une œuvre, où un grand romancier affronte la réalité avec sa conception chrétienne de la vie.

PAUL HALFLANTS.

Ignace Seipel

Avec Ignace Seipel disparaît la plus haute personnalité politique de la République d'Autriche. Entré dans l'arène politique à la veille même de l'écroulement de l'ancienne monarchie, c'est au milieu d'une violente crise politique et financière qu'il termine sa vie.

Dans la nuit au cours de laquelle le manifeste d'octobre de l'empereur Charles fut élaboré, celui-ci fit appel au Dr Lammasch pour entrer dans le gouvernement. A la suite de la conversation que j'eus le lendemain avec Lammasch, ce dernier prit l'initiative de comprendre Seipel dans la combinaison. Peu après, j'en parlai avec celui qui vient d'entrer dans l'éternité, et nous tombâmes d'accord sur tous les points politiques essentiels. Mais les événements se précipitèrent et Seipel n'entra que dans le dernier cabinet de l'ancienne Autriche, formé par mon ami Lammasch. Ce fut lui qui, au cours de l'existence éphémère de ce gouvernement, exposa la portée de l'acte de renonciation à l'exercice du pouvoir de l'empereur Charles, commentaire qu'il formula de façon qu'il ne put y avoir de doute quant au caractère juridique de cet acte; il ne s'agissait en la circonstance ni d'abdication ni de renonciation juridique au pouvoir royal, ou à la forme monarchique de l'Etat — choses que l'Empereur n'eût d'ailleurs jamais sanctionnées — ce manifeste reconnaissait seulement au Parlement le droit d'élaborer, en toute indépendance, un projet de Constitution future.

Le point de départ de la politique de Seipel fut donc essentiellement monarchique.

Les événements des semaines qui suivirent ne sauraient s'expliquer que par le désarroi sans précédent qui s'était emparé du parti chrétien-social. Il était urgent d'y porter remède. Le cardinal Piffl exigea énergiquement que la candidature de Seipel fût posée aux élections à l'Assemblée nationale constituante. Les chefs du parti étaient loin d'être d'accord, et ce fut dans ces circonstances que débuta l'activité parlementaire du Dr Seipel. Celui-ci, tant dans des publications littéraires que dans des déclarations faites au sein du parti chrétien-social, avait déjà pris position au sujet des problèmes politiques et constitutionnels. Ces problèmes étaient pour ainsi dire professionnellement familiers au moraliste et au sociologue qu'était Seipel, et la manière dont il les concevait ne varia

jamais. Pour lui, l'Etat était une communauté voulue par Dieu, et ayant pour but d'assurer l'ordre extérieur de l'humanité et le bonheur des citoyens. Ni l'idée de puissance ni l'idée de droit ne lui semblaient l'essentiel dans l'Etat. Celui-ci lui apparaissait plutôt comme une communauté de devoirs sur la terre, appelée à assurer, dans l'esprit de la *Civitas Dei* de saint Augustin, et en tenant compte des conditions de la vie sociale au XX^e siècle, le bien général, moral, spirituel et matériel. Tout citoyen devrait collaborer à cette œuvre. En un mot, une démocratie chrétienne, encore que légèrement teintée de conservatisme! L'essentiel pour Seipel fut toujours d'incorporer l'action politique dans la vie religieuse; principe capital que toute action, toute conception individuelle devaient reconnaître et auquel elles devaient se soumettre. Seipel n'a développé et dépassé que sur quelques points plus particulièrement en rapport avec nos temps modernes, la philosophie politique de son maître Franz Martin Schindler, mais il a su lui donner un lustre incomparable lorsque, n'oubliant pas un instant ses fonctions ecclésiastiques et sa dignité de prêtre, il se montra leur apôtre devant les masses populaires.

Dans l'Assemblée nationale comme dans les réunions publiques, que ce fut en Sorbonne ou à l'occasion d'un banquet, sa parole fut toujours celle d'un apôtre. Apostolique, elle était aussi dans sa fermeté autoritaire comme dans sa renonciation de recourir à d'autres moyens que la parole et que la conviction provoquée par elle chez l'auditeur.

* * *

Ceci explique l'activité politique du D^r Seipel, activité sur les péripéties de laquelle je n'insisterai pas ici. Les faiblesses et les divergences de vues du parti chrétien-social, à l'époque de la révolution, avaient, sans lutte, livré à la sozial-démocratie la direction des affaires publiques et lui avaient laissé accaparer, pour un certain temps, les principales positions stratégiques de la politique intérieure. La première chose à faire, pour Seipel, fut donc de redonner à ses partisans confiance en eux-mêmes et de leur rendre la conscience de leur propre valeur. Il espérait, de cette façon, donner au parti chrétien-social la cohésion intérieure et la fermeté qui lui permettraient de vaincre, sur l'échiquier politique, son principal adversaire : le marxisme autrichien.

Le régime républicain était, lors de sa rentrée dans la vie publique, un fait accompli. Seipel eut tôt fait de lui imprimer son caractère autrichien. Et pas seulement en faisant rendre à l'Autriche des temps passés l'hommage qui lui était dû. Il fallait assurer aussi à l'Autriche présente l'estime et la reconnaissance nécessaires. L'avenir se chargerait alors de donner à la vie autrichienne sa forme extérieure adéquate. Les années pendant lesquelles la sozial-démocratie exerça une influence prépondérante sur le gouvernement de notre République furent des années d'un gaspillage effroyable et d'un brigandage sans précédent en matière politique et économique. Il s'agissait de flatter l'esprit matérialiste des masses et de promettre des conquêtes qui dépassaient considérablement la capacité de ce régime. La catastrophe qui en fut la conséquence fit crouler le système. Seipel dut prendre le gouvernement et s'appliquer avant tout à restaurer les finances et à mettre un peu d'ordre dans la maison. Et le problème autrichien fut lié à la politique européenne générale.

Que le « diktat » de Saint-Germain fût une insigne maladresse, voilà qui est aujourd'hui reconnu par toutes les chancelleries d'Europe. Or, à ce moment-là, il s'agissait encore d'ouvrir les voies à la compréhension des gaffes qui avaient été commises.

Avec son art diplomatique Seipel sut atteindre, en même temps que le but le plus proche — le secours matériel en vue de sauver un Etat qui sombrait — celui, plus éloigné, qui consistait à faire comprendre les particularités et l'importance pour l'Europe entière de notre patrie. L'Autriche écroulée devait être découverte à nouveau. Cette œuvre donna à la figure de Seipel son relief international, ce qui n'arrive d'habitude qu'aux représentants de grandes puissances, et elle survivra, espérons-le, longtemps à son créateur. Si, ces temps derniers, l'on a enfin fait des efforts sérieux en vue de donner au problème de la Mittel-Europa une solution rationnelle, de mettre fin à la folie de créer des petits Etats avec des barrières douanières et de multiples obstacles à la circulation, et d'assurer à la région danubienne un régime économique durable, ce progrès obtenu est encore à inscrire au crédit du D^r Seipel.

L'œuvre de l'homme d'Etat ne se juge pas sur ses intentions ni sur ses projets, mais sur sa réussite. Devant le cercueil de l'ancien

chancelier Seipel, l'angoissante question ne se pose-t-elle pas de savoir si son labeur aura un résultat durable? Il a sauvé l'Autriche d'une catastrophe financière complète. Mais la situation actuelle, qui n'est certes pas assurée, est-elle même passablement supportable?

La puissance de la sozial-démocratie autrichienne et le danger qu'elle est pour l'Etat sont-ils amoindris? Le 15 juillet 1927 n'eût-il pas dû être utilisé bien plus à fond qu'il ne le fut? Et le parti chrétien-social n'est-il pas sorti fort mal des dernières élections? La diplomatie de Seipel ne s'est-elle pas bornée à prolonger la durée des mensonges de Saint-Germain? Et le patrimoine culturel de l'Autriche ancienne n'est-il pas aussi menacé aujourd'hui que du temps de la révolution? La mort même de Seipel ne constitue-t-elle pas un grand danger pour l'existence de l'Autriche, pour notre considération internationale et notre crédit dans le monde?

Quelque supérieure qu'ait été la personnalité d'un Seipel, l'Autriche saura lui donner, à lui aussi, un successeur. En effet, la réalisation de l'idée autrichienne ne se trouve point enchaînée à un nom ou à une personnalité. La réussite de Seipel fut plus grande là où il agit en Autrichien, dans le vieil et le vrai sens du terme. S'efforcer toujours de maintenir cet « Oesterreichertum » sera pour la génération actuelle et pour celle de l'avenir la meilleure façon d'honorer le grand disparu et de maintenir vivante sa mémoire.

BARON HUSSAREK DE HEINLEIN,
ancien Premier ministre.

(Traduit de l'allemand.
Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne.)

Chercher la vérité ⁽¹⁾

Il fut un temps où l'artiste passait pour un anormal, ou tout au moins un déséquilibré. Lui-même prenait des poses outrancières. Il portait gilet rouge et chevelure d'Absalon. Il se mettait délibérément en marge de la société, en marge de la vie. Parfois, au milieu de tout cet artifice, derrière ce masque de pailleuse, un beau cri de passion mais bien vite étouffé dans un ricanement cynique.

A cette conception romantique de l'artiste s'oppose la conception de l'artiste-manœuvre, de l'artiste asservi à la matière, de l'artiste-photographe.

La première de ces conceptions manque de mesure; l'autre manque de grandeur. L'une et l'autre manquent de vérité humaine.

Or, c'est avant tout l'expression de cette vérité humaine que l'œuvre d'art doit poursuivre.

Mais il ne peut s'agir d'une vérité superficielle, d'une vérité extérieure, d'une vérité linéaire. Par vérité humaine il faut entendre le cœur même de la vie, son mystère, son secret.

Une telle vérité n'est cependant pas d'un abord facile. Il faut pour la découvrir une certaine initiation. Cette initiation est fournie avant tout par la culture classique, par les humanités gréco-latines.

Vous l'avez compris ici à Saint-Luc puisque vous entendez mettre en principe cette culture classique à la base de vos études professionnelles et c'est ce qui fait de vous non seulement des artistes, mais d'abord et avant tout des humanistes.

Telle est la caractéristique des œuvres qu'il m'a été donné d'admirer tout à l'heure, tel est votre mérite, le mérite de l'école Saint-Luc : avoir établi l'art au sein même de la vie, en avoir fait la lampe qui éclaire la chambre, l'avoir sorti des musées et des académies pour l'asseoir à la table quotidienne, en avoir fait l'expression non seulement d'un sentiment éternel mais d'un besoin actuel; avoir fait de l'art vivant, de l'art vrai.

Ce sens de la vie, ce sens de la vérité qui trouve dans l'art son expression la plus distinguée, la plus aristocratique, laissez-moi vous dire, Messieurs, qu'il doit être, aujourd'hui, à la base de toutes nos conceptions quelles qu'elles soient.

(1) Allocution prononcée à l'occasion de la distribution de prix de l'Ecole Saint-Luc.

La crise que nous vivons a ceci de grave qu'elle ne nous atteint pas seulement dans notre vie matérielle, qu'elle atteint également, qu'elle atteint surtout notre moral. Et elle atteint notre moral par l'état d'incertitude qu'elle crée; parce qu'à chaque pas nous sommes obligés de nous demander: Où allons-nous?

Cet état d'incertitude engendre le pessimisme, ou, pour employer un mot plus moderne et plus adéquat, le défaitisme, celui des âmes et celui des cerveaux. Voilà le mal, voilà la véritable anarchie dont nous sommes menacés: ne plus voir clair, ne plus connaître la vérité.

Connaître la vérité suppose d'abord un effort intellectuel, mais c'est également faire preuve de modestie, de générosité, de désintéressement, de compréhension à l'égard, notamment, de ce que les autres pensent, de ce que les autres sont. C'est voir, c'est accepter le réel tel qu'il est. C'est nous débarrasser d'un certain nombre de préjugés, c'est faire peau neuve. Tel est le réalisme dont il importe de nous munir, dont il importe surtout que notre jeunesse se munisse, lorsqu'elle a à aborder les problèmes complexes, sociaux, politiques, économiques qui surgissent à chaque instant devant elle.

Ce réalisme doit être également à base de mesure et d'équilibre. Il ne s'agit pas de détruire, il s'agit de comprendre.

Prenons un exemple: ce tins esprits, allant tout de suite aux extrêmes, déclarent que la société capitaliste a fait son temps et qu'il s'agit d'instaurer un tout nouvel ordre social. Ne nous laissons pas duper par les mots. Le capitalisme n'est pas une doctrine comme l'est par exemple le socialisme. Le capitalisme est un fait; né au XIX^e siècle, du machinisme. Pour développer le machinisme il fallait de l'argent. On a fait appel au capital. Jusqu'alors le capital était rendu productif par ceux-là mêmes qui le possédaient. Désormais une partie de ceux-là vont remettre ce capital entre les mains de ceux qui promettent de s'en servir pour réaliser les applications pratiques des grandes découvertes scientifiques, pour accroître le bien-être matériel, accentuer le progrès.

Condamner le capitalisme reviendrait donc à condamner le progrès scientifique.

Sans doute le capitalisme a créé de nouveaux rapports entre les hommes, notamment entre employeurs et employés. Ces rapports ressortissent de la morale, morale naturelle ou morale religieuse.

Cette morale préside à la vie des sociétés comme elle préside à la vie des individus, mais elle n'est ni capitaliste ni anticapitaliste. Et notre devoir à nous catholiques, c'est de défendre une société basée sur l'idéal de justice qui découle de cette morale.

Voilà, Messieurs, une première attitude, attitude générale, attitude réaliste, que nous devons adopter à l'égard du problème de l'organisation de l'ordre social.

Mais si nous devons nous garder de toute solution extrémiste, si nous devons éviter de secouer trop violemment les colonnes du temple de crainte que celui-ci ne nous écrase, nous devons également éviter tout conservatisme périmé, desséché.

La société évolue. Ne faisons pas montre de pusillanimité à l'égard de cette évolution. Nous avons trop souvent péché par là, nous autres catholiques. Ce fut le cas, notamment, dans le domaine de l'art religieux. Nous avons abouti à un art gourmé, à un art en bâton de sucre, contre quoi l'école Saint-Luc a victorieusement réagi.

Il n'y a pas de doute — et nous nous en rendons compte à présent, beaucoup mieux qu'au lendemain de l'armistice — nous ne pouvons plus accepter les classifications politiques et sociales d'avant guerre.

Il y a, dans une certaine mesure, un monde nouveau qui est en train de naître. Accueillons-le joyeusement mais prudemment, en nous efforçant toujours de connaître la vérité, vérité sociale, vérité politique, vérité sentimentale. Au point de vue social, il semble qu'à la conception individualiste de la société se substitue une conception grégaire. La société n'est plus composée d'individus, elle se compose de plus en plus de groupements. Il semble que ces groupements prennent de plus en plus une allure professionnelle. Il pourra en résulter une meilleure organisation de la société, plus particulièrement dans l'ordre économique.

Mais il y a un danger: c'est que l'individu ne soit de plus en plus embrigadé par le groupe, étouffé par lui, broyé par lui; qu'il devienne une sorte d'automate, qu'il perde le bien précieux qu'est la liberté, la liberté sans quoi il n'est pas de progrès, ni matériel ni moral.

Au point de vue politique, il est certain que la notion de l'Etat est en pleine évolution. A l'ancienne notion libérale de l'Etat, du laisser-faire, du laisser-passer de l'Etat, a fait place, d'une part, la notion de l'Etat quasi-socialiste, de l'Etat distributeur de richesses, de l'Etat caisse d'assurances; c'est à peu près sous son régime que nous vivons en Belgique. D'autre part, il y a la notion de l'Etat autoritaire, de l'Etat arbitre des grands conflits sociaux, de l'Etat-discipline, de l'Etat ayant le sens de l'intérêt général et y subordonnant l'intérêt particulier; c'est cette notion de l'Etat qu'il faut préférer, à la condition qu'elle se montre suffisamment respectueuse de la liberté individuelle.

Au point de vue international: dans ce domaine également le flux de la guerre se fait profondément sentir. Avant la guerre les Etats pratiquaient les uns vis-à-vis des autres une politique de prestige, qui était d'ailleurs du prestige armé. Aujourd'hui on voit naître peu à peu, et se préciser, le sens de la solidarité internationale. Cette solidarité, c'est sur le terrain économique qu'il faut chercher avant tout à la traduire. Nous ne surmonterons la crise actuelle que si nous parvenons à établir le statut d'une organisation économique internationale.

Laissez-moi vous le répéter: le problème de la société d'après-guerre doit être avant tout un problème intellectuel. Nous devons en être les architectes, des architectes que préoccupent moins la beauté et l'originalité du croquis que la résistance des poutrelles et la qualité des matériaux.

Enfin, efforçons-nous de ne pas bâtir sur le sable. Il faut donner à cette architecture un sens éternel. Il faut la surmonter du signe de la croix.

Il y a de notre part, à nous catholiques, une grande abdication à l'égard de tous ces problèmes dont je viens de parler. Imprégnés de matérialisme, nous ne songeons pas assez à leur donner des solutions spécifiquement catholiques. Nous agissons comme si nous ne portions pas en nous, non plus seulement cette vérité humaine, mais cette vérité qui nous domine comme elle domine les siècles.

Connaissiez-vous cet apologue? Des ouvriers travaillaient sur un chantier. Un visiteur s'approche de l'un d'eux et lui demande: « Que fais-tu là? » « Je gagne mon pain », telle fut la réponse. Le visiteur s'approche d'un second ouvrier à qui il pose la même question et celui-ci de répondre: je taille une pierre. Le visiteur s'approche d'un troisième ouvrier: « Que fais-tu là? » « Moi, dit cet ouvrier en levant les yeux, moi, je bâtis une cathédrale. »

Sachons gagner notre pain, sachons tailler notre pierre, mais je vous le demande, n'oublions jamais que nous autres, catholiques, nous portons dans le cœur une cathédrale.

LUC HOMMEL.

De l'état actuel de la philosophie

Il y aurait beaucoup à dire du récent volume de *Recherches philosophiques* (1) publié sous la direction de MM. A. Koyré, H.-Ch. Puech et A. Spaier. Mais le rôle du critique n'est pas tant de résumer un livre que d'en dégager la pensée latente pour la

(1) *Recherches philosophiques* publiées par A. KOYRÉ, H.-C. PUECH, A. SPAIER, vol. 1, 1931-1932, périodique paraissant tous les ans, au mois d'avril, chez Boivin et Cie, à Paris. La présentation matérielle de ce magnifique volume de 518 pages est impeccable. Voici quelques aspects de son très riche sommaire:

I. *Tendances actuelles de la métaphysique*. J. WAHL, « Vers le Concret »; A. SPAIER, « Pensée et étendue »; G. BACHELARD, « Nourmène et microphysique »; J. BARUZI, « Introduction à des recherches sur le langage mystique »; M. HEIDEGGER, « Sur la nature de la cause ».

II. *Symposium sur les méthodes philosophiques*.

III. *L'Orientation de la recherche philosophique à l'étranger*. W. DUBISLAV, « Les recherches sur la philosophie des mathématiques en Allemagne »; R. MULLER-FREIENFELS, « Les tendances principales de la psychologie allemande d'aujourd'hui »; L. VERLAINE, « La psychologie animale en Belgique »; J.-A. BIERENS DE HAAN, « La psychologie animale en Hollande »; I. BRUCAR, « La philosophie roumaine »; A. REYMOND, « Les préoccupations philosophiques en Suisse romande ».

IV. Comptes rendus et études critiques.

juger au regard de sa propre pensée. Signalons immédiatement cette innovation heureuse qui consiste à réunir chaque année quelques esprits dans un banquet intellectuel où la libre discussion jaillissante et fraîche, tâtonne encore avant de trouver la direction de son élan. Rien n'est plus propre à nous donner la sensation de la vitalité profonde imbibant une réflexion abstraite qui, loin de se développer pour elle-même, s'ordonne à l'exploration de domaines où les zones de découverte ne semblent pas encore circonscrites. Mais ici, la vertu de prudence, avec toute l'abnégation et la rigidité qu'elle comporte, est requise afin d'assurer la fécondité d'une recherche qui ne veut pas être un vain dilettantisme. Pourquoi donc cette précaution avant de donner son affirmation, à propos de leur *Revue*, qu'« en principe rien n'est placé ici sous le signe d'évidences autonomes ou de critères absolus. Les vérités les plus immédiates ne manquent pas, en réalité, d'être préadaptées aux systèmes qu'on veut fonder sur elles, et qui en reçoivent, en somme, moins d'autorité qu'ils ne leur en confèrent ». Il y a là un de ces apophtegmes à sens hybride et obscur qui semble voiler un dessein bien net d'écarter du festin philosophique les tenants de doctrines pour qui la recherche se fonde primordialement sur les exigences immédiates et impératives du réel. Ne nous étonnons donc point si des tendances actuelles de la métaphysique que cette nouvelle *Revue* prétend nous décrire nous voyons exclue la métaphysique thomiste établie sur l'absolu de l'être. On nous offrira sans doute des réponses d'inégale valeur : Il y a peu de véritables métaphysiciens thomistes. La chose n'est pas niable, mais outre que le nombre n'a jamais eu force qualitative, chaque auteur qu'on nous présente comme exemplaire des directions de la métaphysique contemporaine paraît bien l'unique représentant de son système. Ce sont là, pour la plupart des prospecteurs isolés se rattachant plus ou moins à une école dont l'unité est assez mal définie : ainsi Bachelard est-il issu du mathématisme relativiste intégral de Brunschvicg, et Heidegger du mouvement phénoménologique inauguré par Husserl. Il serait difficile d'autre part, de classer Wahl, Spaier et Baruzi. L'Allemand Heidegger mis à part, nous ne voyons point là des individualités assez puissantes et assez originales pour créer des tendances susceptibles d'expansion. Or, c'est précisément ce qu'il eût été intéressant de nous donner : nous ne disons pas que les recherches des auteurs précités manquent d'intérêt (au contraire), mais que les tendances qui les emportent sont encore indistinctes ou confuses et qu'elles constituent plutôt des virtualités, des esquisses inachevées, des ébauches de doctrine métaphysique, insuffisantes pour former le panorama complet de la philosophie européenne actuelle qui contenterait un esprit avide de précision. On ajoutera peut-être que la métaphysique thomiste est une recherche bloquée dans la poursuite de justifications dogmatiques, trop profondément engagée dans la théologie pour former un corps indépendant, ou que son désir effectif d'êtreindre une vérité qui ne soit point changeante la situe trop loin de certaines préoccupations actuelles imbuées de relativisme et que l'on considère comme dominantes. L'histoire dément toutefois ces allégations : l'œuvre capitale de saint Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin a été de restituer à la métaphysique sa note originale et indéfectible de sagesse humaine se développant dans la lumière des raisons proprement humaines et formellement indépendantes de tout donné révélé. De plus, il n'est pas objectif de rayer des tendances métaphysiques actuelles un mouvement aussi coordonné et aussi remarquable que le thomisme : un tel phénomène de renaissance et de reconstruction systématique donne à la culture philosophique de notre époque un cachet qui ne peut être négligé sous peine de manquement grave au but qu'on se propose d'atteindre et qui est de peindre l'actuel. Si l'on voulait à toute force de l'original s'écartant des sentiers battus de la

scolarité, il n'eût pas été difficile de trouver dans la métaphysique thomiste des notions dont la richesse est encore loin d'être épuisée et qui auraient mérité l'honneur d'un exposé. Combien il eût été passionnant pour les philosophes, thomistes ou non, de lire en cette *Revue*, au lieu d'articles épars, trop hétérogènes l'un à l'autre, un débat sur certains points controversés où les philosophes les plus divers de notre époque, mais les philosophes de valeur éprouvée (ils ne sont pas nombreux) auraient apporté leur contribution ! Les éditeurs des *Recherches philosophiques* l'ont fait partiellement et partialement dans un symposium sur l'irrationnel qui réunit de fort bonnes choses, mais où le point de vue de la philosophie chrétienne, qu'il soit de M. Blondel ou de M. Maritain, a été systématiquement écarté. Accusons-nous à tort cette vivante et belle *Revue* de présenter un aspect unilatéral qui offre cible à la critique ? Les constatations de l'avenir nous le diront. Il semble toutefois qu'on puisse y discerner une espérance assez vaine : insuffler un regain de vie à la dégénérescence de la philosophie officielle française trop soumise à l'influence néfaste de M. Brunschvicg et démontrer son rayonnement, sa cohésion. En réalité, ce n'est qu'un leurre : nous connaissons de bons esprits (et qui ne sont pas thomistes) qui sont convaincus de l'irréversible décadence de l'enseignement philosophique en Sorbonne. Celle-ci ne manquera pas de s'accuser à la suite du départ de M. Gibson pour le Collège de France.

Ces réserves capitales une fois faites, il reste que le volume de *Recherches philosophiques* qui nous est offert est une œuvre douée de qualités indéniables. Mais nous ne croyons pas qu'elle puisse avoir une répercussion comparable à la *Critique philosophique* fondée par Renouvier en 1872, et qui était lue « presque uniquement par des professeurs de philosophie, c'est-à-dire par des chefs d'opinion dont le rôle est en France singulièrement plus important que dans n'importe quel autre pays (1) ». L'organe de Renouvier et de Pilon répondait à un impérieux besoin de l'intellectualité française : la défense et l'organisation des conquêtes spirituelles de la République. A cette époque, la philosophie, et particulièrement la morale laïque nécessaire à la vie de l'État nouveau, requérait un ensemble de valeurs idéologiques politiquement constructives. Aujourd'hui, la philosophie française officielle ne s'insère plus dans la vie politique de la nation que par le truchement de la personnalité de ses défenseurs, et non par son contenu doctrinal, le seul efficient. D'un autre côté, la présentation scientifique des *Recherches philosophiques* ne constitue pas, du moins dans la partie qui justifie son titre de *Recherches*, un instrument de travail comparable à l'*Année psychologique* ou à l'*Année sociologique*. Les études de Jean Wahl et de Jean Baruzi, par exemple, se situent aux confins de la mystique (ou de la poésie) et de la métaphysique, mais tendent manifestement à brouiller les rapports qui les unissent en les distinguant : chez ces auteurs si sympathiques, la réflexion n'est pas suffisamment dissociée de leur tempérament émotif, de telle sorte qu'elle sert moins au progrès de la science qu'à celui de leur propre pensée profondément individualisée et enracinée dans leurs réactions. Le travail à coup sûr le plus puissant de l'ensemble divers proposé à notre méditation est celui de Martin Heidegger sur la nature de la cause, où l'on voit ce métaphysicien dont l'importance sur le développement de la philosophie allemande contemporaine sera, selon nous, considérable, retrouver certaines positions de Fichte et souligner les tendances immuables de la spéculation germanique. Signalons également aux historiens l'étude de Jean Bayet intitulée *Réflexions sur la méthodologie de la plus ancienne histoire classique* où la lucidité coïncide avec une certaine minutie.

Mais où les *Recherches philosophiques* triomphent et serviront

(1) ALBERT THIBAUDET. Dans la *N. R. F.*, du 1^{er} août 1931, p. 268.

la cause de la culture générale aussi bien chez les philosophes que chez l'homme moins soucieux de cette spécialisation, c'est dans la partie consacrée à l'orientation de la recherche philosophique à l'étranger, aux comptes rendus et aux études critiques. A ce propos, nous n'avons pu nous empêcher d'établir une comparaison entre l'article de L. Verlaive sur la psychologie animale en Belgique et celui de Bieren de Haan sur la même discipline en Hollande. Cette science végétale encore trop chez nous dans les bas-fonds préphilosophiques de l'expérience et du laboratoire, tandis que chez nos voisins du Nord, grâce à la personnalité remarquable de Buitendijk, elle s'est élevée jusqu'à une conception plus abstraite et plus haute de son rôle. Enfin, la revue très complète et très compréhensive des travaux parus en histoire des philosophies ancienne et médiévale qui clôture le volume sera pour les chercheurs d'une inappréciable utilité.

Souhaitons qu'un jour vienne où une revue annuelle analogue, groupant les philosophes thomistes, autithomistes et non-thomistes, servira efficacement, par cet ensemble complet, au progrès de la vérité.

MARCEL DE CORTE.

L'évolution de la structure économique des Etats-Unis

Un aspect curieux de la situation économique des Etats-Unis d'après-guerre est donné par leur structure nouvelle. Celle-ci se trouve actuellement dans une phase de transformation, dont il est difficile de situer le terme. En effet, malgré le libre-échange absolu qui règne à l'intérieur de leur vaste territoire, les diverses régions des Etats-Unis ont montré une mobilité extraordinaire, dans leurs avantages relatifs.

Le dynamisme a dominé l'histoire du développement de la structure économique américaine. Si les grandes régions des Etats-Unis étaient complémentaires, dans leur rôle économique, il y a trois quarts de siècle, aujourd'hui, chaque centre économique tend à l'autosuffisance et la crise actuelle exaspère le souci de chaque communauté à diversifier ses industries et à harmoniser autant que possible les termes de l'activité économique (production et consommation) à l'intérieur d'elle-même. Cette diversification des industries sur le plan régional a reçu un élan considérable de la guerre mondiale.

Durant la période de neutralité des Etats-Unis, la perte subite de sources ordinaires de fournitures venant de l'étranger, amena la création d'industries importantes et obligea les Américains à satisfaire intégralement par eux-mêmes leurs propres besoins et ceux du monde, dans des domaines auparavant inexplorés par eux. Tels furent les cas des verres de chimie et de laboratoire, des instruments chirurgicaux, des produits pharmaceutiques, du camphre synthétique, des gants « chamoisette ». De la guerre dérivent toute l'industrie chimique américaine, la teinturerie, la production des colorants, des dérivés du goudron, de la potasse, du nitrate de thorium. Avant 1914, l'Allemagne avait le monopole des teintures et des colorants (1); mais l'industrie textile américaine eût périclité sans colorants; de même, l'agriculture ne pouvait suffire à sa tâche sans les engrais à base de potasse ou de

(1) Les tissages américains durent faire des prodiges pour échapper à la faillite, lorsque les colorants d'Allemagne ne leur arrivèrent plus. On économisa les teintures en changeant la mode et les tissus, on utilisa au maximum les colorants naturels, on importa de grandes quantités de produits chinois. Le prix des colorants atteignit des hauteurs insoupçonnées et stimula les audacieux. En 1916, enfin, la production américaine devint suffisante. En 1917, la production américaine équivalait à l'importation d'avant-guerre; ce n'est qu'en 1918, que l'indigo, l'alizarine et ses dérivés, les dérivés de l'antracène et du charbon furent produits à l'échelle commerciale (*Tariff Commission 2d Annual Report*, pp. 8-9). Après 1918, le seul produit chimique, dont l'importation reste indispensable, est le nitrate de soude.

nitrate. Les besoins de fournitures de guerre développèrent la production du benzol, du toluol, de la chlorine (pour les gaz asphyxiants), de la soude, de l'acétone, des acides sulfurique, picrique et nitrique. On se mit à ouvrir des gisements minéraux, trop pauvres pour être exploités en temps normal (manganèse, zinc, etc.) (1).

En même temps, la demande inouïe de produits de tous genres favorisait à l'extrême les industries déjà installées. Les textiles de laine et de coton connurent un succès indéfini. Les Etats-Unis devinrent le centre mondial de la manufacture des soies. L'industrie du fer et de l'acier, l'armement maritime jouirent d'une prospérité inimaginable.

D'autre part, la participation américaine aux hostilités, exigeant brusquement du pays un effort économique anormal, dispersant les travailleurs qualifiés, emmenant les uns aux tranchées, dictant aux autres des activités nouvelles, les déracinant tous, a transformé la machinerie du pays, en l'adaptant à des besoins extraordinaires de munitions et de produits étrangers aux transactions courantes. De plus, la dictature économique, instaurée par la guerre, a appris aux industriels de grandes leçons de coopération et d'organisation, d'intégration et d'extension.

La guerre a fourni aux industriels américains d'immenses réserves de capitaux, elle les a laissés avec des « usines démesurées, un excès de matières premières et un arsenal d'idées nouvelles (2). »

C'est de cette capacité de surplus qu'est sorti le besoin urgent d'exporter, en même temps qu'un équipement plus complet et une suffisance plus grande de chaque section du pays. De là vient aussi la transformation des méthodes de vente, la multiplication du potentiel de consommation par une réclame effrénée, qui a altéré complètement les relations de l'offre et de la demande, subjuguant celle-ci et introduisant un élément inconnu dans la structure du pays (3).

L'art de la réclame, faisant appel à l'esprit de clocher si vivace en Amérique, constituait un nouvel argument en faveur de l'autosuffisance régionale.

Cependant, la guerre n'a fait que précipiter un mouvement dont les causes travaillaient depuis longtemps la vie du pays. Quelque paradoxal qu'il soit, au regard de la théorie des économistes classiques, le phénomène de la diversification économique de chaque centre vient détruire la division du travail entre régions, dans un monde libre-échangiste.

Ce phénomène répond aux distances à parcourir, dont les loix ne sont pas toujours constantes pour la vitesse et le prix; il répond aux divergences de goûts des communautés établies, au désir de stabilité économique et sociale qu'un lien trop étroit au sort d'une seule industrie rend précaire.

La modification de la politique d'immigration joue un rôle important dans cette évolution; avant 1923, la population des Etats-Unis s'accroissait annuellement de 2 millions d'individus dont la majorité étaient des consommateurs complets. Depuis 1923, la moyenne annuelle d'augmentation de la population est seulement de 900.000 âmes, dont la plupart doivent parcourir de nombreuses années avant d'atteindre le rang de consommateurs parfaits. De plus, l'exclusion des immigrants, avec leur aubaine de déracinés, doit fatalement renforcer le sentiment conservateur et régional. L'augmentation infaisable de la proportion des hommes âgés achemine les Etats-Unis vers le stade de « pays vieux ».

La décentralisation économique tient à une psychologie d'indépendance locale, mais sa cause profonde réside dans la mobilité des avantages économiques. Avec le développement des voies fluviales (4), les matières premières élémentaires sont à pied d'œuvre dans plus d'une région. L'habileté des artisans émigre, les mouvements de population, dus au développement de richesses

(1) L'exploitation du minerai de manganèse « high grade », aux Etats-Unis, passa de 4.048 tonnes en 1913 à 305.866 tonnes en 1918; la production du minerai « low grade » passait en même temps de 59.403 tonnes à 1.170.382 tonnes. Le nombre des mines exploitées était de 75 en 1913 et de 325 en 1918. (*U. S. Tariff Commission, 3d Annual Report*, p. 33).

(2) « The war left american manufacturers with overgrown plants, an excess of raw materials and an arsenal of new ideas », CLARK, *History of Manufactures*, III, 324.

(3) L'évaluation du prix de la réclame aux Etats-Unis en 1927 se chiffre à 1.502.000.000 de dollars. *Hunt An. Audit*, p. 71. Voir également *American Economic Review*, March 1931. COLLINS A. STOCKING, « Advertising and Economic theory ».

(4) La politique fluviale est extrêmement active aux Etats-Unis depuis dix ans.

nouvelles, créent des nouveaux marchés et l'électricité est un mode d'énergie que l'on mène aisément partout. C'est ainsi que les vieilles économies industrielles de Nouvelle-Angleterre, et de Pensylvanie s'attellent avec méthode à diversifier leurs moyens de richesses. Le centre industriel de la fédération continue néanmoins son progrès vers l'Ouest, où Saint-Louis possède presque toutes les industries autrefois liées à tel ou tel terroir (1).

Même au point de vue international, les intérêts se succèdent variés : autrefois les grands marchés de l'exportation américaine se trouvaient à l'Est (2); aujourd'hui, ils sont en Extrême-Orient et dans le Sud; demain, la Nouvelle-Orléans verra la prospérité de New-York, que Chicago, port de mer à son tour, ne fera plus que mépriser (3).

Durant les dernières années, « il y a eu un développement des territoires arriérés et un recul des territoires les plus avancés, un développement des territoires ruraux et un déclin des cités, et finalement une diminution de concentration locale dans les centres historiques de certaines industries ».

Il est difficile de se rendre compte des résultats de la transformation qui s'opère; elle est en marche et nul ne la guide, mais les sections du pays ont conscience qu'elles ne sont plus si étroitement solidaires que jadis, et une grande prudence s'impose à qui veut sauvegarder l'avenir de la nation. Les chemins de fer, qui ont fait l'unité économique nationale, ont perdu leur situation prépondérante; ils drainaient les courants commerciaux de l'Ouest à l'Est. Aujourd'hui, le Mississipi et l'Ohio, le Saint-Laurent et les Lacs creusent un courant perpendiculaire au leur. Les tarifs ferroviaires sont en instance de révision devant l'Interstate Commerce Commission et tous les ports sont aux aguets pour profiter d'un changement qui sera révolutionnaire. Les routes et les transports automobiles font sentir aussi leur concurrence. Enfin, le canal de Panama impose, chaque jour davantage, son immense influence sur l'avenir commercial.

Tant de facteurs divers, s'ajoutant à l'extraordinaire développement industriel du Sud, aux prix divergents de la main-d'œuvre (4), à l'épuisement et à la découverte des gisements miniers, à l'importance primordiale de l'industrie automobile, (5) conjugués avec une crise économique sans précédent dans les annales du pays, donnent certes beaucoup à penser.

Selon la phrase prophétique de Frederick Jackson Turner, les Etats-Unis ont, « dans les limites de leur territoire, des problèmes de commerce et d'échanges interprovinciaux, analogues à ceux qui existent entre les nations du vieux monde (6). »

La crise économique actuelle précipitera, sans nul doute, l'évolution de la structure américaine. Elle établira les Etats-Unis dans une position plus définie et une puissance moins instable. Que sera cette position? Que donnera cette puissance? Questions passionnantes que l'avenir prochain résoudra et qui font de notre temps l'une des époques les plus vivantes de l'histoire.

Baron SNOY D'OPPEERS.

(1) Saint Louis a dépossédé Boston du monopole de l'industrie des chaussures.

(2) Cfr. FLÜGEL and FAULKNER, *Readings in economic and social history*. La guerre en coupant la Chine de ses fournisseurs ordinaires, la Belgique, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, a dirigé son commerce extérieur vers les Etats-Unis.

(3) La canalisation du Saint-Laurent mettra les Grands Lacs en contact direct avec la mer.

(4) L'industrie automobile parvint à sa maturité organique et technique vers 1919 : en 1916, elle sortit pour la première fois un million de voitures et camions. En 1920, c'était plus de 2 millions; en 1926, 4,500,000. Non moins symptomatique est le développement de l'industrie électrique et de celle de la soie artificielle. Les Etats-Unis ont la plus forte industrie chimique du monde; ils exportent largement les produits chimiques (indigo synthétique), les glaces, les cuirs, surtout les automobiles. Cfr. CLARK, *History of Manufactures*.

(5) Par exemple, les salaires de l'Ouest étaient plus élevés que ceux du Sud de 44 % chez les maçons et les charpentiers, 47 % chez les peintres, 57 % les plombiers, 64 % les manoeuvres. *Economic Journal*, June 1929, p. 201.

(6) « Within the limits of the U. S., we have problems of interprovincial trade and commerce similar to those that exist between the nations of the Old World », *The frontier in American History*; p. 129.

Le Mystère

de

l'Invention de la Croix⁽¹⁾

HISTORIQUE

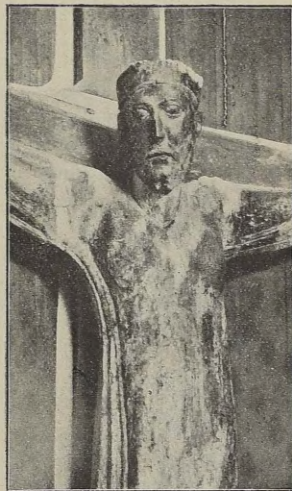
En 312, Constantin, fils de Constance Chlore et d'Hélène, remportait sur son rival, Maxence, la fameuse victoire du Pont-Milvius près de Rome. Cette victoire, qui fut gagnée grâce au monogramme du Christ que Constantin avait pris pour enseigne, fut, comme on sait, le point de départ de la conversion de l'empire romain au christianisme.

La mère de Constantin, Hélène, n'était encore qu'une fille d'auberge lorsque la remarqua Constance Chlore, alors simple officier. Sitôt celui-ci promu empereur, Hélène fut répudiée. Plus tard, cependant, quand son fils Constantin eut supplanté tous ses rivaux et fut devenu seul maître de Rome, elle reparut dans l'éclat de la plus haute dignité.

Comme son père Constance Chlore, Constantin eut une première femme, Minervina; servante aussi, qu'il répudia à son tour en devenant empereur. Elle lui avait donné un fils du nom de Crispus, qui fut associé aux premiers grands triomphes de son père. La seconde femme de Constantin, Fausta, jalouse du succès de Crispus, et y voyant un obstacle à l'avenir de ses propres enfants le fit périr, par un décret de l'empereur, dans un ignoble complot. Constantin, éclairé trop tard par Hélène, sacrifia Fausta aux mânes de son fils.

Epouvantée de tant d'horreurs et s'en jugeant en partie responsable, atteinte cruellement dans l'affection qu'elle porte à son petit-fils Crispus, Hélène se réfugia dans la prière, la contemplation et la pénitence. Elle suit, à Jérusalem, la voie douloureuse du Christ et y retrouve la vraie Croix, enfouie sous les ruines du paganisme.

Toute cette tragédie est historique, si on en excepte peut-être la découverte de la Croix par sainte Hélène en personne, où la légende, dès les premiers temps, est venue embellir l'histoire.



DISTRIBUTION :

Le Coryphée.

M. A. FASBENDER.

Le Chœur parlant (susceptible d'être divisé).

LES COMPAGNONS DE SAINT-LAMBERT.

Le Chœur chantant.

LES CHORALES DE VERVIERS et de LIÈGE.

Les Pèlerins du Chemin de la Croix. (Un récitant, deux hommes et deux femmes.)

LES COMPAGNONS DE JEUX.

Hélène.

M^{me} SUZANNE BING.

L'Empereur Constantin, son fils.

M. HENRI GHÉON.

Fausta, femme de Constantin.

M^{me} KEVERS.

(1) Ce mystère, en trois parties, sera joué, pour la première fois, par les soins des Moines Bénédictins de Pepinster, à Tancrémont, sur un théâtre de verdure (5,000 places), pour les fêtes du Centenaire, les 4, 8 et 11 septembre 1932, avec le concours de M^{me} Suzanne BING, de l'auteur, des Compagnons de Jeux, des Compagnons de Saint-Lambert, des Chorales de Verviers et de Liège, sous la direction de M. C. JACQUEMIN, avec une partition musicale de celui-ci. Pour tous renseignements s'adresser au Comité de Tancrémont, à Pepinster.

Nos lecteurs doivent à l'amabilité de M. Henri GHÉON la primeur de la première partie et de l'épilogue.

Crispus, fils de Constantin et de Minervina. (Treize à quatorze ans dans la première partie, personnage muet, vingt à vingt-deux ans dans la seconde.)
L'évêque Macaire.

Une Mère.
 M^{me} KEVERS.

Un enfant.
Soldats romains.
Femmes.
Porteurs.
Satan.

COMPAGNONS DE SAINT-LAMBERT.

Vénus, Cybèle, David, Caïn, Judas. (Personnages muets.)
Chœur des enfants (scouts et autres, dans l'épilogue).

Décor unique : A gauche les vastes escaliers et plates-formes de Rome et de Byzance, une tribune, une colonne corinthienne. A droite, la butte rocheuse du Calvaire, sans la croix.

PREMIÈRE PARTIE

I. — *Prélude musical.* Précédé par le Coryphée, le chœur parlant s'avance par l'escalier d'accès à droite sur le proscénium, tandis que le chœur chantant se masse à gauche, au fond. Le Coryphée va se placer au pied de la colonne; le chœur parlant se groupe sur l'escalier du Calvaire. Tons, face au public. Sitôt qu'ils sont en place, le chœur chantant module une vocalise sans paroles. Puis le Coryphée commence.

LE CORYPHÉE

Il y eut deux arbres — dans le Paradis.

LE CHŒUR

Il y eut deux arbres — dans le Paradis.

LE CORYPHÉE

L'arbre de Science — et l'arbre de Vie.

LE CHŒUR

L'arbre de Science — et l'arbre de Vie.

LE CORYPHÉE

Et l'arbre de Vie, au cœur du jardin,

LE CHŒUR

Portait fleurs et fruits, le miel et le pain.

LE CORYPHÉE

Et l'homme et la femme s'en pouvaient nourrir.

LE CHŒUR

Et, s'en nourrissant, ne devaient mourir.

LE CORYPHÉE

Dieu, la toute science, la voulait garder.

LE CHŒUR

Dieu, la toute vie, la voulait donner.

LE CORYPHÉE

Il y eut deux arbres — dans le Paradis.

LE CHŒUR

L'arbre de Science — était interdit.

(Vocalise du chœur chantant. Puis :)

LE CORYPHÉE

Or vint le serpent.

LE CHŒUR

La femme tenta.

LE CORYPHÉE

Qui mordit au fruit.

LE CHŒUR

Et l'homme y goûta.

LE CORYPHÉE

Et sur leur corps nu, virent le péché.

LE CHŒUR

Et, du Paradis, furent arrachés.

LE CORYPHÉE

Ils perdirent tout.

LE CHŒUR

En une seconde.

LE CORYPHÉE

Et la Mort,

LE CHŒUR

La Mort,

LE CORYPHÉE

Tomba sur le monde.

LE CHŒUR, *large et sombre.*

La Mort. — La Mort.

(Sur le dernier mot part une nouvelle vocalise, celle-ci funèbre, du chœur chanté. Tout le monde se voile ou s'incline. Puis :)

LE CORYPHÉE

Jardins, forêts, palais d'oiseaux!
 Frondaisons, lianes, roseaux!
 Vertes vignes et blondes treilles,
 Ivresse ardente des abeilles!
 Le plus beau des arbres n'est plus.
 L'homme et la femme n'ont vécu
 Que pour mourir, comme vous-même.
 L'arbre du don, l'arbre suprême
 Qui versait la vie et l'amour,
 Ne dresse plus la haute tour
 De sa citadelle de fête
 Que dans le songe des prophètes.
 Rien ne pousse que pour sécher,
 Ne commence que pour cesser.
 Sur son pain dur, Adam sanglote.
 Caïn blasphème et se révolte.
 Le premier homme qui mourra,
 C'est un homme qui le tuera.

LE CHŒUR

O terre aride, cœur de pierre!
 Son frère!

LE CORYPHÉE

Son frère!

LE CHŒUR

Son frère!

LE CORYPHÉE

Qui peut rendre à l'homme déchu
 L'Arbre par sa faute perdu?

(Un temps. Vocalise du chœur chantant. Puis.)

LE CHŒUR

Un Dieu.

LE CORYPHÉE

Un homme.

LE CHŒUR

Un Dieu fait homme.

LE CORYPHÉE

Il se nomme.

LE CHŒUR

Jésus!
 Jésus.

(Vocalise du chœur chantant, puis :)

LE CORYPHÉE

Dans la terre d'ombre et de marbre,
 L'Homme-Dieu plante un nouvel arbre.

LE CHŒUR

Sans feuilles, sans fleurs et sans nids.

LE CORYPHÉE

S'y pend lui-même comme un fruit.

LE CHŒUR

— S'y laisse mûrir
 — Et flétrir.
 — S'y laisse clouer
 — Et percer.

LE CORYPHÉE

S'y laisse vendanger, déchirer et fouler
 Par les hommes.

LE CHŒUR

Et pour les hommes.

LE CORYPHÉE

Et le jus pourpre de son sang
 Tout le long de l'arbre descend,
 Comme une source intarissable,
 Sur le granit et sur le sable,
 Sur les cœurs secs, sur les cœurs durs,
 Sur les fronts fermés comme un mur
 Et sur les âmes sans fenêtres.

LE CHŒUR

Dieu est mort!

LE CORYPHÉE

L'homme peut renaître!

(Dernière vocalise du chœur. Celle-ci triomphale. Puis le « chœur parlant » se retire en continuant sa route sur le proscénium, jusqu'à l'escalier de gauche, qu'il descend, en disant à voix alternées :)

LE CHŒUR

— L'homme a perdu l'Arbre de Vie
 En goûtant à l'Arbre de Mort.
 — Sur l'arbre en croix où Christ est mort
 Mûrissent la Mort et la Vie.
 — Ce ne sont plus deux ennemies
 — L'une à l'autre ne fait pas tort.
 — C'est la Mort qui mène à la vie
 — La vie est au bout de la mort.
 — Imitons Jésus sur le bois.
 — Et ne pardons jamais la croix.

(Alors l'autre chœur se retire en chantant :)

CHŒUR CHANTANT

Crucem tuam adoramus, Domine, et sanctam resurrectionem tuam laudamus.

(Un temps. Le Coryphée est resté seul en scène au pied de la colonne. Fanfare de cuivres.)

II. —

LE CORYPHÉE

Le temps pressait. Il y avait une citerne sur le Calvaire.
 Aussitôt leur crime accompli, les Juifs y jetèrent la croix.
 Puis ils comblèrent la citerne de grosses pierres.
 Dieu ne s'en relèverait pas.

Pour la mieux étouffer, pour la mieux écraser, Rome dressa un temple lourd et magnifique, dédié à Vénus, déesse de la chair sans âme, de la volupté vaine et de la mortelle beauté.

Au-dessus de la Sainte Croix, au-dessus de la Sainte Terre qui avait bu la rosée de notre salut.

Et Vénus, depuis deux cents ans, y reçoit l'offrande de la luxure, de l'adultère, de l'inceste, de la jalousie et du meurtre — au nom blasphémé de l'amour.

En vain, des martyrs, par centaines, des papes et des néophytes, des vierges, des mères, des enfants, tant de frères vieillards, tant de florissants jeunes hommes ont témoigné pour le Christ, par le don du sang.

La Croix git toujours au tombeau. (Un temps bref.)
 L'homme a perdu la Croix.

LE CHŒUR, invisible.

L'homme a perdu la Croix

LE CORYPHÉE

La sainte Rome n'est encore qu'un glaive, double, triple, quadruple, sextuple, aux mains de quelques soldats de fortune qui divisent, dépecent, torturent ce qu'elle a mission de pacifier et d'unir.

Galère, Licinius, Maximilien-Hercule; Sévère, Maxence, Maximin : tous plus ou moins parents, tous ennemis.

La pierre de Caïn au poing, le baiser de Judas aux lèvres, tiges ou porcs contractant alliance pour mieux s'entre-duper, s'entre-tuer, s'entre-salir.

(Un temps.)

Dieu laisse faire l'ambition, la cruauté, le fourbe, le parjure : Dieu laisse croire à Satan qu'il est le plus fort.

Dieu choisit en secret une simple fille d'auberge, la met sur le chemin d'un des futurs Césars.

Et c'est à cette laveuse de vaisselle, païenne encore, peut-être déjà déflorée, qu'il réserve l'honneur de retrouver l'Arbre perdu.

C'est par la voie de la Croix qu'il la mène.

Il la prend dans la boue.

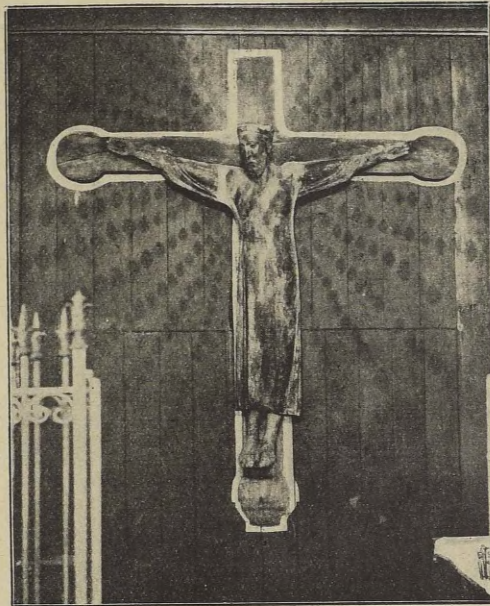
Il l'élève, il l'abaisse.

Il la couronne, il la déchire.

Concubine de Constance Chlore, Constance Chlore la répudie.

Mais Hélène lui laisse un fils.

Ce fils a pour nom Constantin.



III. — (Sur ces derniers mots, Hélène apparaît au fond, un bandeau noir sur ses cheveux blancs, enveloppée d'un manteau sombre. Elle se tient debout, sur la scène supérieure. Trompettes au loin, comme un appel aux armes.)

HÉLÈNE

Licinius et Constantin contre Maximin et Maxence. L'Empire n'a plus que quatre maîtres. Tant qu'il en restera plus d'un, ce sera trop. Telle est votre pensée, mon fils? (Un temps.) Celui qui tient Rome a les dieux pour lui — et c'est Maxence qui tient Rome, Ne voyez-vous pas cette fourmière, hérissée d'épées et de lances, qui couvre les deux rives du fleuve impérial? Faut-il qu'il déborde de sang pour que Cérés y noue ses gerbes et que Bacchus y presse ses raisins? N'en avez-vous assez versé, à découvert et à couvert, en soldat et en assassin, pour votre gloire et votre honte? — O Constantin, mon fils, à quel désastre courez-vous?

LE CORYPHÉE, haut mais à part.

« Tu vaincras par ce signe » : Christ en a fait promesse.

HÉLÈNE

Mais, quel est ce signe?

LE CORYPHÉE

La Croix.

HÉLÈNE

Le gibet d'infamie!

LE CORYPHÉE

Nous sommes tous infâmes.

HÉLÈNE

C'est donc pour les infâmes que ce Dieu est mort?

Pour les pécheurs, LE CORYPHÉE
 HÉLÈNE
 Il est mort aussi pour Maxence...
 LE CORYPHÉE
 Entre Maxence et Constantin, il a choisi.

(Un temps. Sonneries et rumeurs lointaines.)

HÉLÈNE
 O mon fils bien-aimé, je vous connais et je vous juge. Peut-être n'aurez-vous été bon que pour moi. Cette ambition qui vous point, c'est mon legs, c'est mon cri en vous mettant au monde. Je l'ai sentie germer en moi, en même temps que vous, aussi dure et insatiable, aussi criminelle sans doute, dès le jour où je fus remarquée par Constance au fond du bouge d'où il me tira. Il fut promu César; il devait l'être. Il me fit mère d'un César; je n'attendais pas moins de lui. Le destin, dans sa serre d'aigle, m'emportait si vite et si haut que je ne doutais plus de rien. — Le réveil fut cruel, mon fils. Répudiée, dépossédée, privée de vous, réduite à vous pleurer vingt ans durant... (Un temps.) Aujourd'hui que mon appétit, ma volonté et ma volupté de puissance se représentent à moi sous vos traits, ils me font horreur. J'avais ce regard obstiné, ces poings serrés, cette voix rauque. Je suis la haine et le crime... l'occasion seule me manqua. Je me serais brisé la tête sur l'obstacle, comme vous, Constantin, en cette heure fatale, où, de gaieté de cœur, vous jouez le tout pour le tout.

CRIS AU DEHORS

En avant! En avant! Bataille!

(Rumeurs et sonneries.)

HÉLÈNE, épouvantée.

Les jeux sont faits? ne peut-on reculer?... De grâce!... Pourquoi Rome, mon fils? Vous n'êtes jamais qu'un bâtard... Le monde ne vous suffit pas: il vous faut Rome. J'ai déjà vu couler trop de sang, je n'en veux plus voir. Vous y serez noyé, je vous le jure. Faut-il vous rappeler qu'au plus haut point de fortune, le sort m'a précipitée au plus bas? Vous ne répondez point? Vous croyez-vous plus assuré de la victoire?

LE CORYPHÉE

« Tu vaincras par ce signe. »

HÉLÈNE

Un songe ne peut-il mentir?

LE CORYPHÉE

Mais un Dieu ne ment pas.

HÉLÈNE

Tous mentent.

LE CORYPHÉE

Pas celui-ci.

HÉLÈNE

Pourquoi ce Dieu fait-il exception?

LE CORYPHÉE

Il est le vrai.

HÉLÈNE

Seul entre tous, faut-il le croire sur parole?

LE CORYPHÉE

Ce Dieu est la Parole.

HÉLÈNE

Je l'attends à l'acte.

LE CORYPHÉE

C'est fait. (Tumulte, cris, rumeurs, trompettes.)

LE CHŒUR, parlant.

Victoire! Victoire!

IV. — (Constantin, en guerrier, la labarum au poing, suivi du jeune Crispus et d'hommes d'armes, paraît sur la tribune à gauche, au milieu des acclamations. Hélène se tourne vers lui.)

CONSTANTIN

« Officiers et soldats! Maxence est défait. Rome s'ouvre. Ecoutez ce que clame le victorieux Constantin.

» Le victorieux Constantin, Maxime Auguste, a vu Christ en songe avant le combat. Il est plus fier qu'un homme, plus tendre qu'une femme, plus beau qu'un Dieu. Il porte en main le gibe

ou il fut cloué. Il promet la victoire à qui prendra pour étendard le signe de son infamie qui est celui de son triomphe sur la mort.

» Le victorieux Constantin, Maxime Auguste, fit forger le signe dans l'or et y pendit son oriflamme: il décida de vaincre par ce signe et il vainquit.

» Le victorieux Constantin, Maxime Auguste, proclame à la face du ciel qu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, celui qui a brisé Maxence, qui l'a jeté dans le Tibre avec son armure et les meilleurs de ses soldats.

» Le victorieux Constantin, Maxime Auguste, passe traité avec le Christ pour une éternelle alliance et il vous convie à lui rendre hommage sous le signe du labarum.

» Christ est Dieu!

TOUS LES AUTRES

Christ est Dieu!

(Cris, chants. Constantin descend lentement de la tribune. Hélène s'est mise à genoux. Il s'approche d'elle.)

CONSTANTIN

Mon Dieu a-t-il menti, ma mère?

(Il veut la relever.)

HÉLÈNE

O mon fils, laissez-moi pleurer.

CONSTANTIN

C'est le temps de la joie.

HÉLÈNE

C'est surtout de joie que je pleure. Nous avons donc un maître au ciel qui change nos larmes en baume, qui écoute nos plaintes, et qui veille sur nos actions? Nous ne serons plus seuls, Constantin? J'attendais cette heure. Votre visage me paraît moins dur.

CONSTANTIN, la relevant.

Quel est votre souhait en ce jour glorieux? Je vous accorde tout. J'ai tant à réparer, ma mère. Quel titre? Quel pouvoir?

HÉLÈNE

Ne réveille pas mon orgueil. Que Dieu vous garde de verser le sang, d'entrer dans de nouvelles guerres, c'est tout. Nous recevrons ensemble le baptême et nous ferons la paix du Christ. Le voulez-vous?

(Constantin ne répond pas, mais l'embrasse.)

CONSTANTIN, désignant son fils.

Crispus s'est bien conduit. C'est votre préféré; il vous honore!

HÉLÈNE

Le fils de la servante, comme vous. (Elle embrasse Crispus.) Soyez doux, mon enfant. (A Constantin.) Vous permettez que je porte un moment le « signe »?

CONSTANTIN

Il est bien lourd.

HÉLÈNE

On prétend que ce nouveau Dieu exige beaucoup de ses servants. Il faut que je m'y accoutume; car je tiens à le bien servir.

(Il lui donne la croix. Le cortège se forme. Constantin et Crispus, Hélène, — les soldats, le chœur parlant avec le Coryphée, enfin le chœur chantant qui vient seulement de paraître au fond.)

LE CORYPHÉE

Voici la croix du Christ!

LE CHŒUR

Il n'est qu'en elle de victoire.

LE CORYPHÉE

Voici la croix du Christ!

LE CHŒUR

Il n'est qu'en elle de salut.

LE CHŒUR

(Le cortège descend le grand escalier de gauche et contourne la scène pour sortir, tandis que le chœur qui chante reprend.)

CHŒUR CHANTANT

Crucem tuam adoramus, Domine, et sanctam resurrectionem tuam laudamus.

(FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE)

ÉPILOGUE POUR TANCRÉMONT.

(Après la fin de la troisième partie, tous les personnages demeurent en place groupés autour de la Croix. Silence. Trompettes. Alors le Coryphée se lève.)

LE CORYPHÉE, *au public.*

C'est ainsi que la Croix perdue fut retrouvée par sainte Hélène. Si sainte Hélène la trouva, c'est que déjà elle l'avait en elle. Imprimée et taillée par la pénitence et l'amour.

(Un temps.)

Et le monde connut la Croix. Et le monde la laissa perdre. Et il la retrouva. Et il la reperdit.

Le monde passe son temps à trouver et à perdre.

A perdre ce qu'il trouve, à chercher ce qu'il a perdu.

(Un temps.)

Témoin le vieux bon Dieu de Tancrémont que tous connaissent.

LE CHŒUR DES ENFANTS, *envahissant la scène.*

Le vieux bon Dieu de Tancrémont! — Le vieux bon Dieu de Tancrémont!

LE CORYPHÉE

Vous le connaissez, mes enfants.

LE CHŒUR DES ENFANTS

Oui! oui! oui! oui!

LE CORYPHÉE

Eh bien, écoutez son histoire.

LE CHŒUR DES ENFANTS

— On la sait! — On la sait!

LE CORYPHÉE

Eh bien! Conte-la donc!

(Les enfants se mettent en ligne et chantent ou récitent la complainte du Vieux Bon Dieu : on répartira entre eux les couplets.)



COMPLAINTE DU VIEUX BON DIEU

I

Du pays de Theux chez de pauvres gens
Un père partit avec ses plus grands,
En Jérusalem, pensant rapp rter
Un joli cadeau pour son vieux curé.

II

Sur terre et sur mer firent bon voyage
Se battirent dur, avec bon courage;
Dans la ville sainte entrèrent, poudreux,
Au tombeau du Christ prièrent, heureux.

III

Ne trouvèrent là, qu'on pût acheter
Avec un peu d'argent, qu'un Bon Dieu sculpté
Par un des amis de Notre-Seigneur;
C'était à Beyrouth, chez un brocanteur.

IV

Mirent le Bon Dieu, fait par Nicodème,
Sur un blanc voilier qui prit, le soir même,
La mer du retour et sans aléas
Au port de départ les restitua.

V

Chargèrent la Croix dessus leur épaule,
La portaient à deux, et à tour de rôle;
Et, par tous pays, et, par tous chemins
Montaient vers la Meuse, en creusant les reins.

VI

Les voyant passer, les gens des villages,
Des couvents, des villes, des ermitages
Et des châteaux forts en foule accourus.
Vénéraient la Croix qui pesait dessus.

VII

Comme ils traversaient la cité de Liège
Le peuple, exalté, vint et fit le siège
Des quatre porteurs, voulant leur ôter
L'arbre du Salut et chez eux planter.

VIII

Foin de prince-évêque et de ses ouailles!
N'était point pour eux la sainte trouvaille!
Le père et les fils s'enfuirent, de nuit.
Conduits par un Ange, dit-on, sans bruit.

IX

Et furent à Theux; or, tout le bon monde
Les cloches battant, fut, dans la seconde,
Pressé dans l'église, et le vieux curé
Déposa la Croix au lieu consacré.

X

Alors on vit perclus, boiteux, malades,
(Tous les maux du monde en une salade)
Affluer sans cesse et rentrer guéris :
Et ce lieu fut saint pour tout le pays.

XI

Après ces beaux jours, vinrent les jours sombres,
L'ennemi de Dieu sème les décombres :
Hommes sans culotte, sans foi, ni loi
— On sauve, on cache, on enterre la Croix.

XII

Ce fut dans les bois, près de Tancrémont :
Là vivait un pauvre de bon renom
Joseph Mathonet qui ne se doutait
Qu'un pareil trésor sa terre abritait.

XIII

Or, trente ans plus tard, en poussant le soc,
Il sentit la dent mordre dans le roc;
L'attelage hennit, recule, prend peur :
On ne passe pas : ordre du Seigneur.

XIV

Joseph Mathonet se signe — est-ce un charme? —
Rentre ses chevaux, d'une bêche s'arme,
Dégage la pierre et sous elle voit
Notre vieux Bon Dieu dormant sur la Croix.

XV

Joseph prie et pleure, hèle le village;
Le village accourt et rend témoignage;
On attache à l'arbre le plus prochain,
Debout, le Dormeur qui étend les mains.

XVI

Est-ce déjà Lui, si vite oublié?
On baise son flanc, on baise ses pieds.
Le Christ oublié n'oublie pas les hommes.
Il nous a tous faits, il sait qui nous sommes,

XVII

Le possesseur du bois, Monsieur Pirard
Bâtit une chapelle sans retard.
Un boiteux y vint avec ses béquilles;
Il en ressortit sur ses propres quilles.

XVIII

C'est que l'endroit plaisait au vieux Bon Dieu
Comme il faisait trop sec, les gens de Theux
Mirent un jour la Croix dans leur église,
Mais il plut tant qu'il fallut lâcher prise.

XIX

Ce que devint la chapelle; on le sait
Pas un chrétien complet et incomplet
A beaucoup plus de vingt lieues à la ronde
Qui n'entende sa voix et n'y réponde.

XX

Et chaque jour, et aux grands jours, toujours,
C'est un cortège de cœurs pleins d'amour
Qui portent leurs espoirs et leurs offrandes
Au vieux Bon Dieu dont la tendresse est grande.

XXI

Le vieux Bon Dieu est venu d'Orient
Porté à bras par quelques paysans
Nous rappeler le lieu de sa naissance
Et de sa vie et de sa patience

XXII

Il veut un cloître où des moines mitrés
Prieront pour tous nos frères séparés,
Afin que ceux-ci, encore une fois
Comme nous recouvrent aussi la Croix.

TOUS

Bravo! Bravo!

LE CORYPHÉE

Vous voyez que tout recommence et qu'il ne faut jamais désespérer de rien.
Le vieux Bon Dieu est retrouvé. Vous ne le perdrez plus, j'espère.

LES ENFANTS

Jamais! Jamais! Jamais!

LE CORYPHÉE

Jurez de toujours le défendre, de le prier, de l'honorer.

LES ENFANTS

Nous le jurons!

LE CORYPHÉE

Allons donc lui rendre visite. Avec la Sainte Croix.

LES ENFANTS

Avec la Sainte Croix.

LE CORYPHÉE

Il va avoir du beau monde aujourd'hui : l'empereur Constantin, sainte Hélène, saint Macaire... sans compter le public... (On rit.)
Alors! en ordre — et en chantant!

(La procession s'organise et derrière le coryphée, les enfants, les acteurs, suivis par l'assistance, se rendent lentement à la chapelle du vieux Bon Dieu, au chant des cantiques spécialement du *Crucem tuam*.)

HENRI GHÉON.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« La Nouvelle et Éternelle Alliance »

Ce n'est une bonne fortune, que je dois aux circonstances providentielles de mon séjour en Bretagne pendant la guerre, d'avoir pris connaissance de la traduction française du livre de tout premier ordre *La Nouvelle et Éternelle Alliance*, écrit en anglais par un moine bénédictin, *Dom Anschaire Vonier*, abbé de Sainte-Marie du Buckfast, maître théologien auquel ses nombreux ouvrages ont valu en Angleterre une juste réputation de savant et de penseur original. Le traducteur qui a su faire passer dans une langue limpide et forte l'écrit de Dom Vonier, et l'a même enrichi de notes précieuses, est *M. le chanoine Louis Lainé*, docteur en théologie, curé-archiprêtre de la paroisse de Tréguier (éditeur, Prud'homme, Saint-Brieuc).

Il n'y aura qu'une voix pour reconnaître la valeur magistrale de l'ouvrage ainsi présenté au public français. De puissante structure doctrinale, il atteste à chacune de ses pages la vigueur de la pensée, la primauté de la raison sur le sentimentalisme, cette force presque géniale du réalisme anglais qui capte les réalités et les étirent jusqu'à la moëlle. Observateur attentif de son temps, scrutateur de ses tendances, Dom Vonier possède le diagnostic infailible qui lui fait démêler les plus subtiles erreurs et lui permet les redressements décisifs. Je ne saurais assez louer chez lui la souveraine clarté, attribut de la profondeur, la magnifique plénitude de la foi, la science des Écritures si judicieusement alléguées et si admirablement traduites par M. Lainé, enfin la seraine beauté de la forme autant qu'il est permis de la reconnaître à

travers la perfection classique de la traduction française. Trait caractéristique : si saint Paul revenait parmi nous, il serait, je crois, charmé d'être si bien compris et aussi opportunément adapté au XX^e siècle qu'à l'époque des origines du christianisme.

Nul chrétien ne lira cet ouvrage, non d'une traite, car chargé d'idées il exige pour être digéré une méditation prolongée, non n'en poursuivra ainsi la lecture sans se sentir renouvelé des pieds à la tête, si j'ose dire, retrempe dans sa croyance, plus fier de son appartenance au Christ, plus fortement conscient d'être un membre de son corps.

* * *

L'auteur est parti de ce fait que depuis le XVI^e siècle, depuis les négations de la Réforme, la certitude absolue de posséder l'unique et totale vérité dans la seule et véritable Eglise catholique a baissé chez beaucoup de croyants eux-mêmes avec la conviction profonde de la transcendance de la religion chrétienne. Au regard des contemporains surtout, il n'apparaît plus avec la même triomphante et fulgurante clarté que par notre naissance spirituelle nous sommes entrés dans un monde nouveau qui dépasse infiniment cet univers visible, dans la sphère du divin, dans la famille, dans la maison de Dieu, et que cette maison de Dieu, où nous avons été accueillis, adoptés comme fils sans aucun mérite antécédent, déborde de vie surnaturelle et regorge de splendides et inappréciables richesses. Il a plu à Dieu, en effet, d'inaugurer avec nous un ensemble de relations extraordinaires, de conclure avec la race humaine une nouvelle Alliance dont l'Ancien Testament ne fut que l'annonciation et la passagère figure, l'Alliance définitive, irrévocable, éternelle, scellée dans le sang du Christ animé par la charité de l'Esprit, qui s'identifie en réalité au Christ lui-même, son Médiateur, dotée de richesses incalculables et de

promesses éternelles. Ce qu'il importe de saisir, c'est la réalité objective, absolue, indépendante des contingences humaines de cet Ordre nouveau, de cette Dispensation, de cette Economie, de cette Organisation surnaturelle à laquelle l'homme est prédestiné par un dessein entièrement gratuit. En traits vigoureux, précis, éclatants, l'auteur dessine le plan de cette construction divine qui remplit le ciel et la terre, qui est la réalisation de la grande pensée de Dieu, qui surpasse en beauté, en splendeur, en magnificence toutes les œuvres de la Création et s'élève infiniment au delà de toutes les conceptions de l'homme.

Il adjure ses lecteurs de s'abstraire de leurs préoccupations personnelles, si angoissantes qu'elles puissent être, pour contempler les perfections de Celui qui est personnellement la Nouvelle Alliance et de se rassasier l'esprit de cette contemplation. Abîmés dans le torrent des choses terrestres; victimes du moralisme qui met l'accent sur les vertus morales au détriment des théologiques; en proie au psychologisme qui nous replie sur nous-mêmes dans tous les raffinements de l'introspection; égarés même dans la piété par le sentimentalisme qui s'absorbe dans le Christ souffrant jusqu'à ne plus voir en Lui le Christ de gloire, désormais impossible et vainqueur, nous sommes enclins à chercher en nous-mêmes plutôt que dans le Fils de Dieu, mort pour nous, ressuscité pour nous, notre confiance et notre sécurité.

Inventoriant les richesses de l'Alliance, l'auteur, après avoir passé en revue celles qui sont contenues dans la Personne de Notre-Seigneur, son Incarnation, son Sacerdoce, son Action rédemptrice et sa Résurrection, énumère les richesses qui sont une effusion directe de la sainteté du Sauveur: l'habitation de l'Esprit-Saint, l'institution des Sacrements, celle de l'Eglise, nos bonnes œuvres, enfin, dons de Dieu, opérations de sa grâce. L'idée dominante qui va se précisant et se fortifiant dans chacun des vingt-trois chapitres du livre est qu'il existe un Royaume, un ensemble d'institutions, une organisation stable et régulière faisant dériver à flots d'immenses bienfaits sur l'humanité en général, sur chaque individu de bon vouloir en particulier.

Devant cette accumulation inouïe de richesses en comparaison desquelles tout ce que nous pouvons accomplir compte pour rien, devant cet océan qui bat nos rivages, notre attitude doit être d'admiration, la reconnaissance, la certitude d'être les possesseurs, les bénéficiaires de ces trésors, les participants de la Promesse divine, l'assurance supérieure à celle des Patriarches, que nous tenons en Jésus-Christ la Réalité vivante, dans l'Esprit le gage inviolable des biens éternels. Entrés par le baptême dans cette Alliance nouvelle, incorporés au Christ, immatriculés à son Eglise, nous appartenons à l'aristocratie de l'univers, nous sommes une nouvelle race sur laquelle le Fils de Dieu a imprimé le reflet de sa Face pour la transfigurer et lui conférer le cachet d'une noblesse supra-terrestre. Il y a un pacte entre Dieu et nous qui nous lie à jamais. Nous sommes le peuple élu, racheté, cohéritier du Christ.

Evidemment, cette condition nous dépasse, cette destinée éternelle qui prend le niveau de notre prédestination nous est inconcevable, mais, puisque Dieu s'en est mêlé en personne, puisque son propre Fils n'a pas dédaigné le sein d'une Vierge pour nous délivrer, n'est-il pas admissible qu'Il a fait de grandes choses, comme la Vierge le chantait pour elle-même, et si grandes qu'elles transcendent toutes nos pensées?

* * *

Le pôle opposé à l'idée de l'Alliance, du Pacte positif, de la Réalité objective, de l'Œuvre du Salut accomplie par Dieu, c'est le modernisme que Dom Vonier dépiste sans hésitation et condamne justement. Les modernistes aussi vains que les nominalistes qui vidaient les universaux de toute réalité, ne voient dans la Rédemption qu'un fait subjectif, n'intéressant que l'individu et ne la regardant pas dans sa réalité objective, ouvrage complet en soi, indépendant des efforts de l'homme. Le globe de feu, écrit admirablement Dom Vonier, que le Christ a jeté de sa main puissante, avec toute son énergie sur la terre, continue de brûler par sa propre vertu sans pouvoir s'éteindre. Ce n'est pas pour l'individu que Dieu s'est fait homme et est mort sur la croix, c'est pour l'humanité entière.

Si la Rédemption n'existe que dans l'individu, lorsqu'il est véritablement converti et sanctifié, tout le dogme s'effondre, il s'évanouit en nuées d'abstraction. A ne plus admettre dans la religion que des expériences, à la réduire à des phénomènes psycho-

logiques, on en arrive non seulement à la rapetisser, mais, sous l'empire de l'inexorable logique, à l'annihiler.

La Rédemption, par le sacrifice libre et spontané de l'Homme-Dieu sur la croix, c'est avant tout une satisfaction, une restitution d'honneur au Dieu offensé, l'acquiescement de la dette envers sa Justice, l'apaisement de sa colère, le rétablissement de l'ordre moral, la glorification de la Sainteté et de la Miséricorde de Dieu. En second lieu, la Rédemption est l'expiation de tous les péchés, la destruction de l'empire de Satan, l'annulation de la mort, le rachat, le salut, la surnaturalisation des hommes, l'ouverture des portes du Ciel: tel est le trésor permanent de la Nouvelle et Eternelle Alliance. En d'autres termes, Incarnation, Sacerdoce du Christ, Rédemption, Résurrection sont des Forces, des Puissances toujours agissantes, toujours rayonnantes, soit que l'homme s'y prête avec sa bonne volonté, soit qu'il s'y dérobe.

La Résurrection n'est pas simplement un fait historique, elle constitue une élévation permanente de la destinée humaine, une incomparable richesse, comme l'atteste saint Paul. « Il nous a ressuscités avec Lui et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ. »

Même réalisme quant au Saint-Esprit. Sa présence, ressemble à la présence de Jésus vivant sur la terre, le Saint-Esprit habite parmi nous avec une permanence qui est unique et qui n'était pas connue avant la grande Pentecôte.

* * *

Cette interprétation réaliste fera comprendre enfin aux plus exigeants la valeur de la messe. Alliance et Testament sont synonymes. Pas d'Alliance sans effusion de sang, pas de validité du testament sans la mort du testateur. L'Alliance nouvelle a été scellée par le sang du Christ, le Nouveau Testament est entré en vigueur par sa mort. Cela dépasse nos conceptions, assurément, tout cela se traite entre les Personnes divines intervenantes. Le sang du Christ sera le salut de l'humanité, le prix de l'Alliance. Or, à la Cène, le Christ a dit: « Cette coupe est l'Alliance dans mon sang » et autres paroles équivalentes: « Faites ceci en mémoire de moi ».

Qu'est-ce donc que la Messe? La célébration de l'épopée rédemptrice, la rénovation mystique de l'Alliance par la présence réelle du Sang, car ce Sang virtuellement séparé du Corps divin également présent crie la mort. Au sacrifice sacramentel de l'autel qui répond au sacrifice réel de la Croix, le célébrant et tous les offrants avec lui proclament qu'ils ont été rachetés par ce Sang, ils annoncent la mort du Seigneur, ils représentent à Dieu le sang qui a conclu l'Alliance, ils en font monter vers Lui la voix qui adore, qui rend grâces, ils en revendiquent avec assurance les bienfaits.

L'auteur s'est bien gardé d'une conception unilatérale de l'Alliance, il a supérieurement montré qu'elle consistait essentiellement dans la charité réciproque de Dieu et des hommes. Il a mis en pleine lumière Celui qui personnifie l'Alliance, Jésus spécialement étudié dans les deux chapitres: *La Foi personnelle des hommes en Jésus-Christ* et *Les Certitudes de Jésus*. Il déploie aussi les promesses de Dieu, les dons présumés par la Nouvelle Alliance, les forces cachées de la grâce actuelle et aussi les splendeurs cachées de la grâce sanctifiante. Sur la prière institutionnelle, sur la Liturgie, on trouvera des idées qui renouvellent ces notions en les précisant. On goûtera la discrétion de l'auteur en même temps que sa fermeté à condamner la formalisme de la routine sans déprécier les manifestations extérieures du culte, à sauvegarder les droits de l'unité dans la variété des pratiques religieuses. La mesure est une des caractéristiques les plus saillantes de ce profond théologien.

Pour le chrétien, instruit par ce maître d'élite, « l'Alliance n'est pas seulement un magnifique idéal, elle est une institution réelle et concrète, un établissement de grâce et de sanctification nettement déterminé, et qui ne peut être ni altéré, ni ébranlé, ni contaminé par les défaillances et les iniquités des chrétiens individuels ».

J. SCHYRGENS.

L'étude consacrée par M. F. Van Steenberghen à Saint Albert le Grand, docteur de l'Eglise, et publiée dans notre dernier numéro, avait été écrite pour les Collectanea Mechliniensis. L'aimable obligeance de son auteur voulut bien nous permettre d'en faire bénéficier nos lecteurs.



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITÉ
QUALITÉ INCOMPARABLE

MADAME,

Il y a maintenant à MON PLAISIR, pour le blanchissage de votre linge, un service répondant à tous les besoins et s'adaptant à tous les budgets.

Lavage au poids
Service domestique
1 fr. 50 le kg.
Service demi-fini
3 francs le kg.



Tarif à la pièce
Service familial
Service luxe
Service colaneuf

Mon Plaisir réalise enfin la formule

LA BLANCHISSERIE POUR TOUS

Blanchisserie MON PLAISIR

178, chaussée de Helmet, 178

SCHAERBEEK

Téléphones : 15.92.34 - 15.26.16 - 15.06.33

SPECIALITÉ POUR COUVENTS, PENSIONNATS, ETC.

1065

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

L'Assurance Liégeoise

Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances
contre tous risques.
Fondée en 1895.

Capital : 15,000,000. — Réserves : 30,000,000.
Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages
résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail;
Assurances Accidents de toute nature;
Assurances Automobiles;
Assurances de responsabilité civile des particuliers.
— Patronages. — Comités sportifs, etc.
Assurances contre le vol; bris de glaces;
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

La Foncière Liégeoise

Société anonyme.

Fondée en 1913.

Capital : 10,000,000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités
avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt
de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE

Téléphone 12880 (quatre lignes)